

Collection « MINERVA »

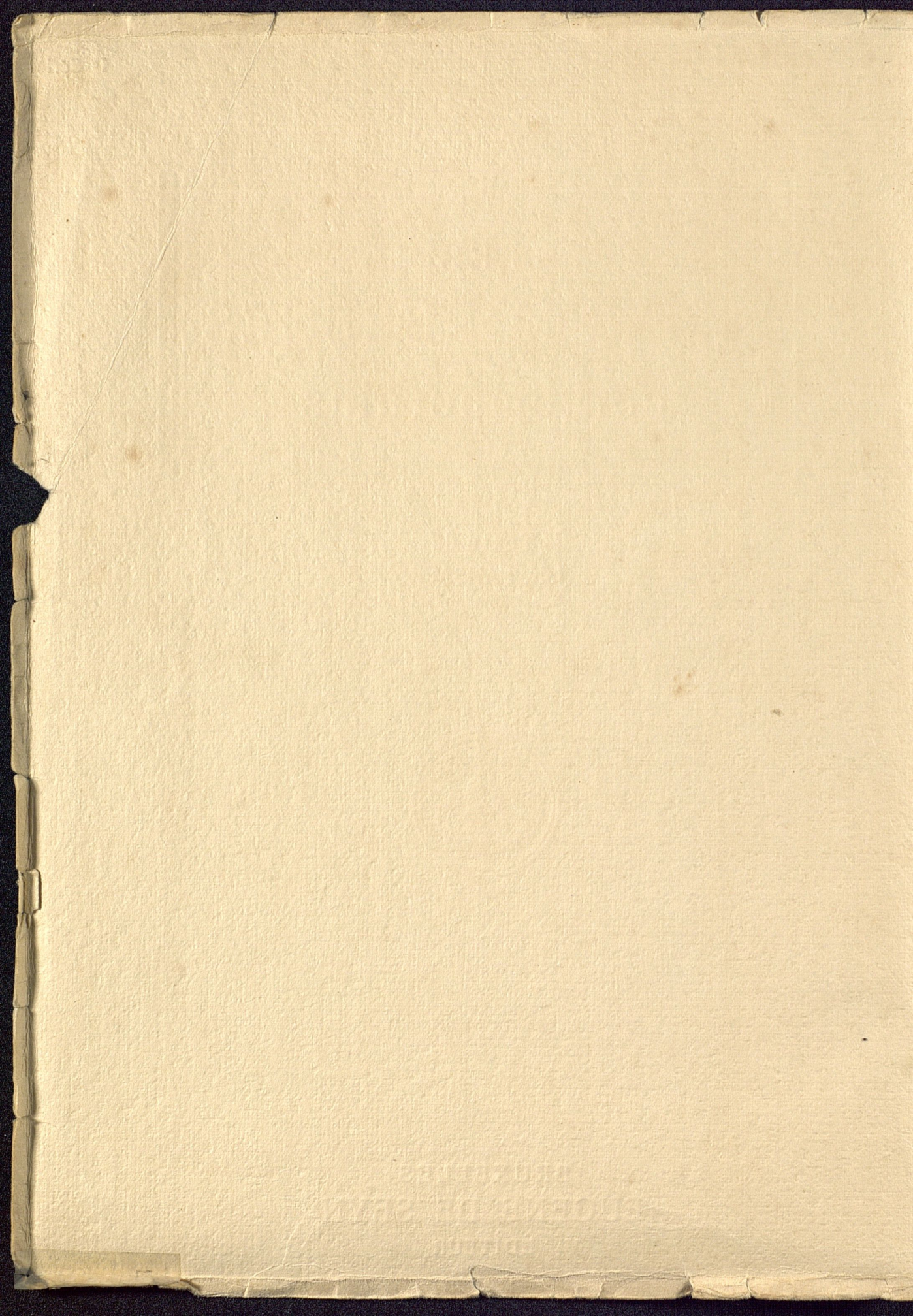
1<sup>e</sup> Série

LES  
ARTISTES BELGES  
contemporains

Texte de  
J.-K. PANSAERS



BRUXELLES  
EUGENE DE SEYN  
EDITEUR



NLA 13918



ARTISTES BELGES  
CONTEMPORAINS

PAR M. DE BÉTHUNE

PARIS  
MUSÉE DE BELLES-LETTRES

LES  
ARTISTES BELGES  
CONTEMPORAINS

Texte de  
J.-K. PANSAERS



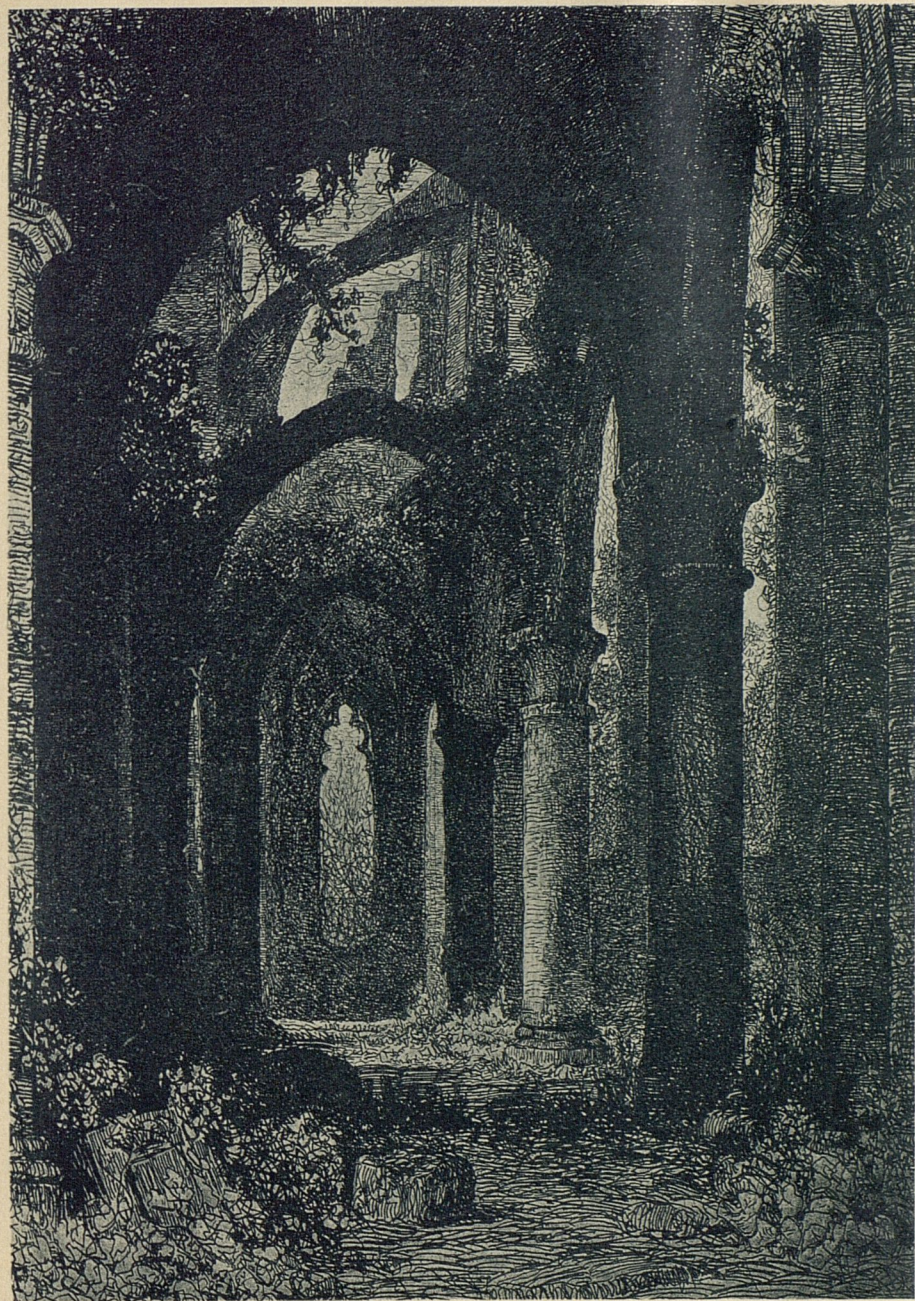
BRUXELLES  
EUGENE DE SEYN  
ÉDITEUR

LES  
ARTISTES BELGES  
CONTEMPORAINS

Par  
L. K. ROSSIGNOL

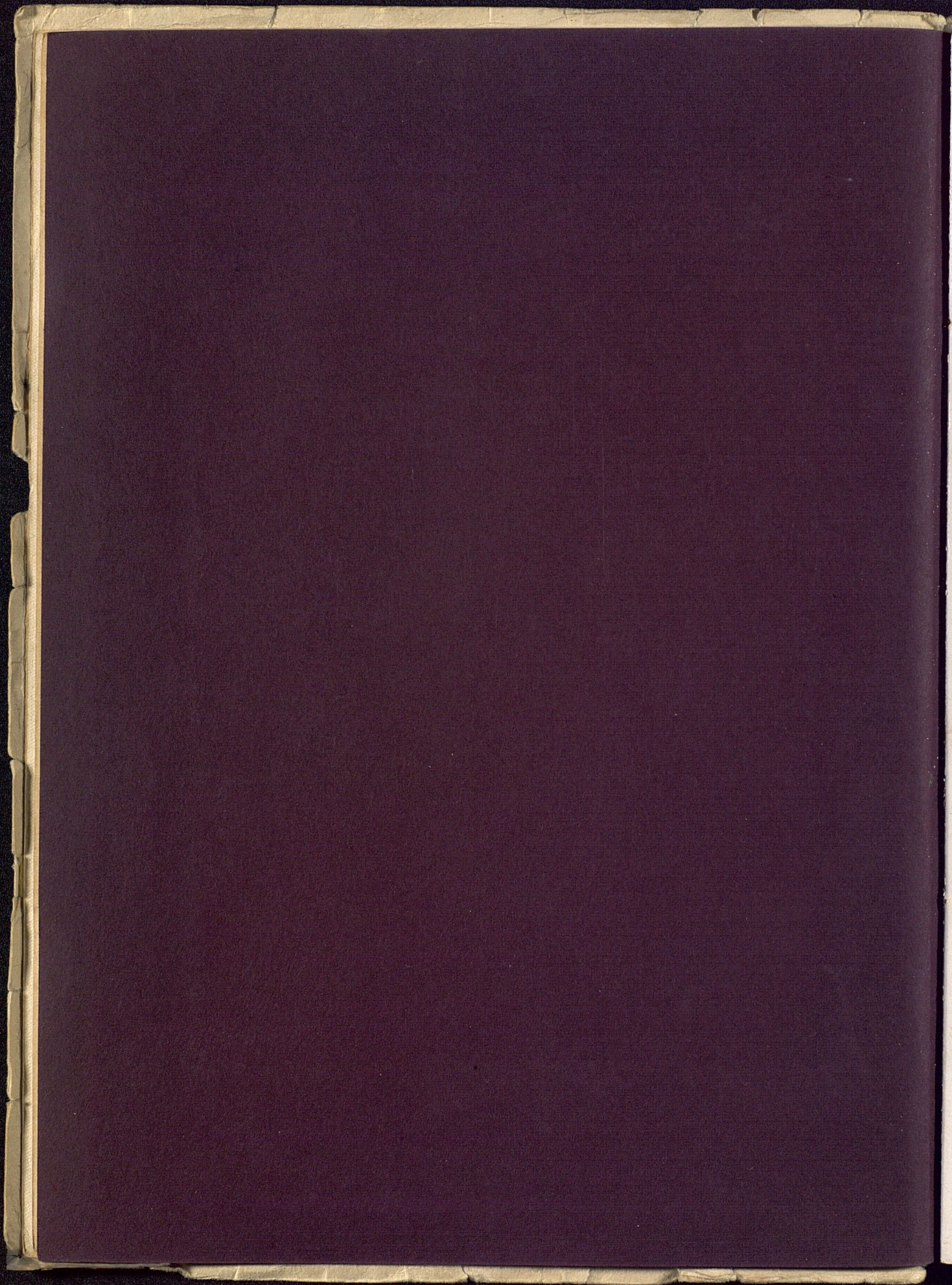


BRUXELLES  
LEONARD DE SÈVE



S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre

*Ruines à l'abbaye de Villers*





## Comtesse de FLANDRE, aquafortiste.

---

C'est sur les rives du Danube, au château d'Inzighofen, près de Sigmaringen, que naquit, le 17 novembre 1845 la princesse Marie-Louise-Alexandrine-Caroline de Hohenzollern, future comtesse de Flandre. Son père était le prince Charles-Antoine, marié à la grande-duchesse Joséphine de Bade.

Son mariage avec le prince Philippe de Saxe-Cobourg Gotha, fut béni le 25 avril 1867 à Berlin.

Petit-fils du roi Louis-Philippe, frère de feu Sa Majesté Léopold II, ce prince aurait pu, s'il l'avait voulu, être roi lui-même. On lui avait offert la couronne de Grèce, puis le trône de Roumanie qu'accepta le prince Charles de Hohenzollern.

« Nulle demeure n'apparaît plus représentative de l'âme de ceux qui l'occupaient que le palais de la rue de la Régence, écrit la comtesse H. de Reinach Fousse-magne. Les tableaux et les marbres, les meubles et les tapisseries, la bibliothèque avec ses livres rares et ses précieuses reliures y révèlent l'amour de ses hôtes pour les nobles manifestations de l'art et de la pensée.»(\*) C'est dans ce palais, au milieu de cette ambiance de vertus familiales et d'aspirations artistiques, que grandirent les enfants du comte — le royal bibliophile — et de la comtesse — la royale aquafortiste, notamment notre roi, Albert, né le 8 avril 1875.

« Le seul aspect de S. A. R. Madame la comtesse de Flandre créait la confiance. Avant même qu'elle ouvrit la bouche, on pressentait que de ses lèvres, qui étaient d'un dessin très pur, il ne pouvait tomber que des paroles réconfortantes. Son regard droit et limpide vous rassurait. Elle restait grande dame, mais elle était naturellement simple et cordiale et elle se mettait sans effort à la portée de qui l'approchait. Dans le salon de son palais de Bruxelles, un grand portrait du comte de Flandre par le peintre Herman Richir, dominait toute la pièce ; sur un socle, près de la cheminée, le buste en marbre blanc du prince Baudouin. On écoutait la princesse et l'on admirait une personnalité marquée, une intelligence qui se traduisait par une vision précise de la vie, par un jugement robuste, mais toujours bienveillant, en appréciant les gens et les choses à leur valeur. » (\*)

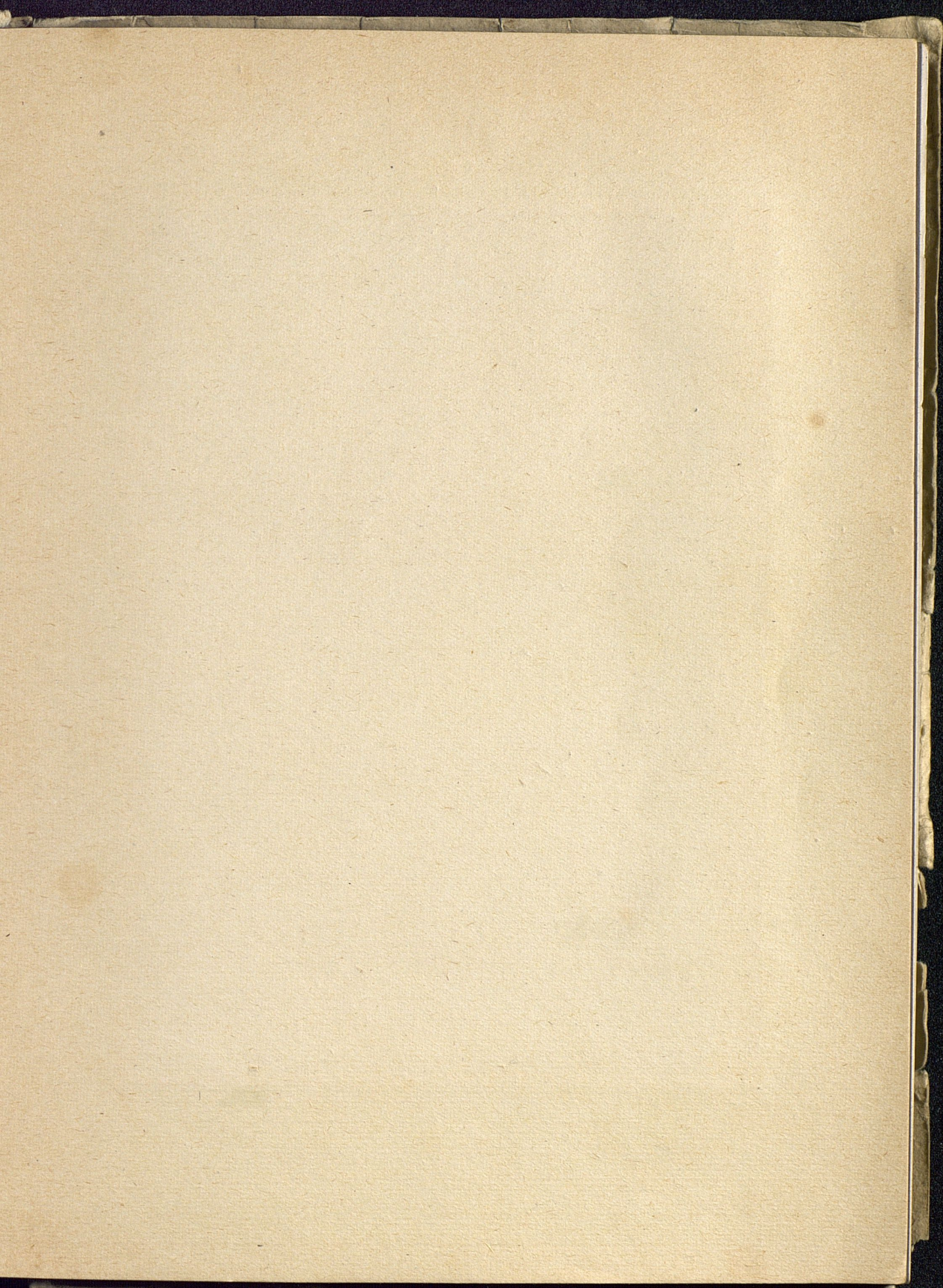
(\*) Le Correspondant, décembre 1912.

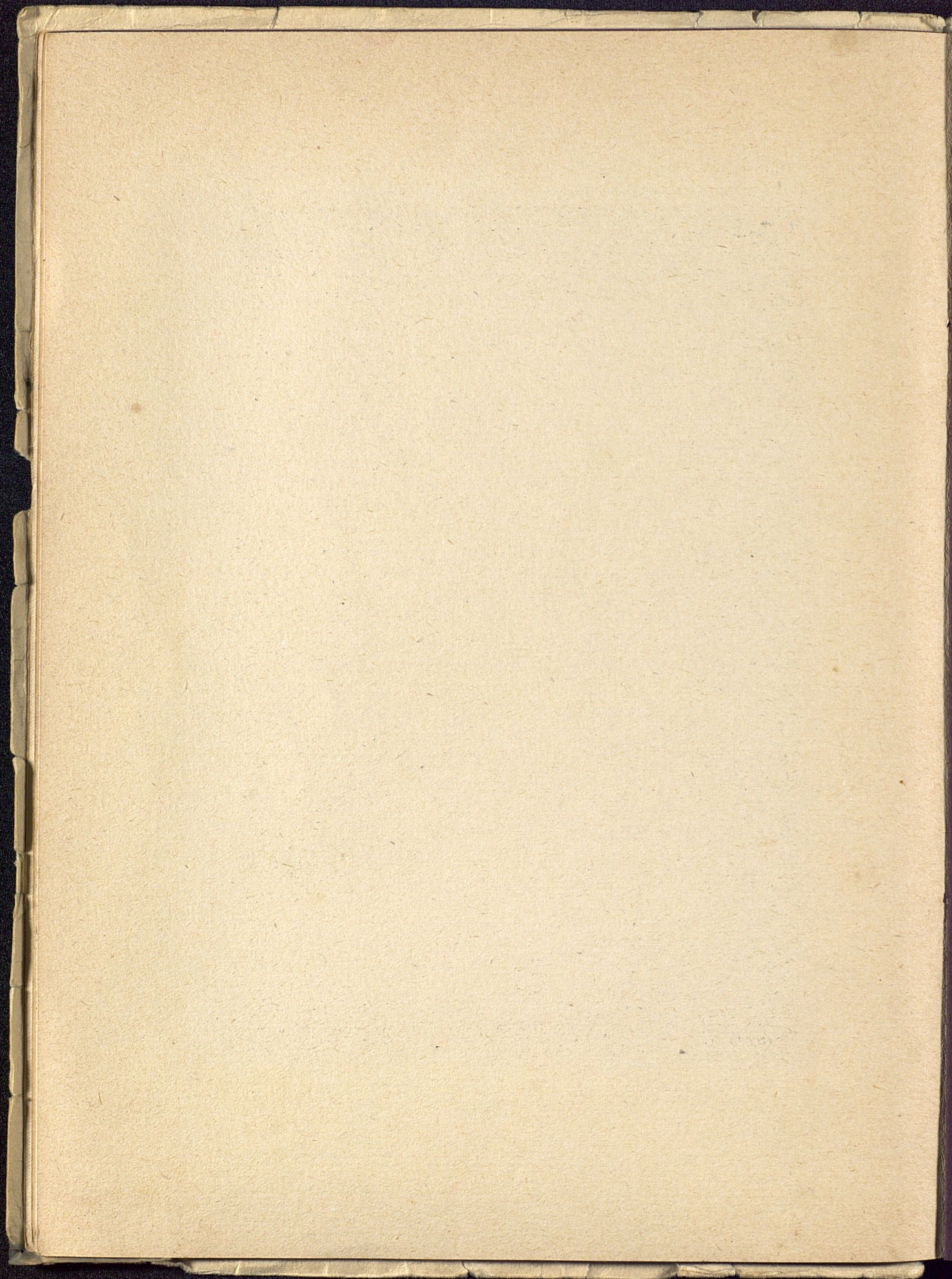
Les loisirs de cette femme d'élite furent consacrés aux travaux artistiques et aux œuvres de bienfaisance. Dans un but charitable elle fit paraître plusieurs de ses productions, et notamment « *La Semois* », un magnifique album de vingt-deux superbes eaux-fortes. Le très distingué écrivain Henry Carton de Wiart qui a préfacié cette publication luxueuse a pu écrire entr'autres choses : « Je ne crois pas que cette région, la plus pittoresque de notre sol, ait jamais été étudiée et dessinée en tous ses aspects, avec un souci de vérité et d'art plus émouvant. Ces vingt-deux évocations de paysages ont chacune une âme qui leur est propre ; dans chacune l'auteur a mis aussi quelque chose de son âme. »

« L'Abbaye de Villers », que nous avons le rare bonheur de pouvoir reproduire ici, est une des plus belles planches de l'œuvre de la royale artiste. C'est aussi une des plus belles ruines en Belgique. Des moines, auxquels St.-Bernard donna sa règle, en commencèrent la construction au XII<sup>e</sup> siècle. Grâce aux libéralités des fidèles et des princes du moyen-âge, l'humble ermitage fit place à un vaste et magnifique cloître. Malheureusement, comme la plupart de nos monuments religieux, l'abbaye de Villers a souffert des hordes dévastatrices, tels que les iconoclastes et les révolutionnaires. Aujourd'hui les ruines forment un formidable entassement de murailles qui se lézardent, de piliers qui se fatiguent sous le poids qu'ils portent depuis des siècles. Malgré cela cet amas de décombres reste admirable. Les lierres et les ronces décorent d'une nouvelle vie les ogives brisées et les voûtes déchirées. C'est la vie sauvage plus forte que la mort.

Je reprends la pensée de M. Henry Carton de Wiart :— D'avoir été évoquée par la main d'une princesse doublée d'une artiste, l'Abbaye de Villers n'en sera-t-elle pas plus aimée et respectée ? J'aime à le croire. Et ce nous sera un motif de plus pour nous réjouir à contempler cette œuvre.

S. A. R. Madame la comtesse de Flandre fut enlevée à l'affection des siens le 26 novembre 1912, laissant parmi tous un souvenir ineffaçable d'un grand et noble cœur.

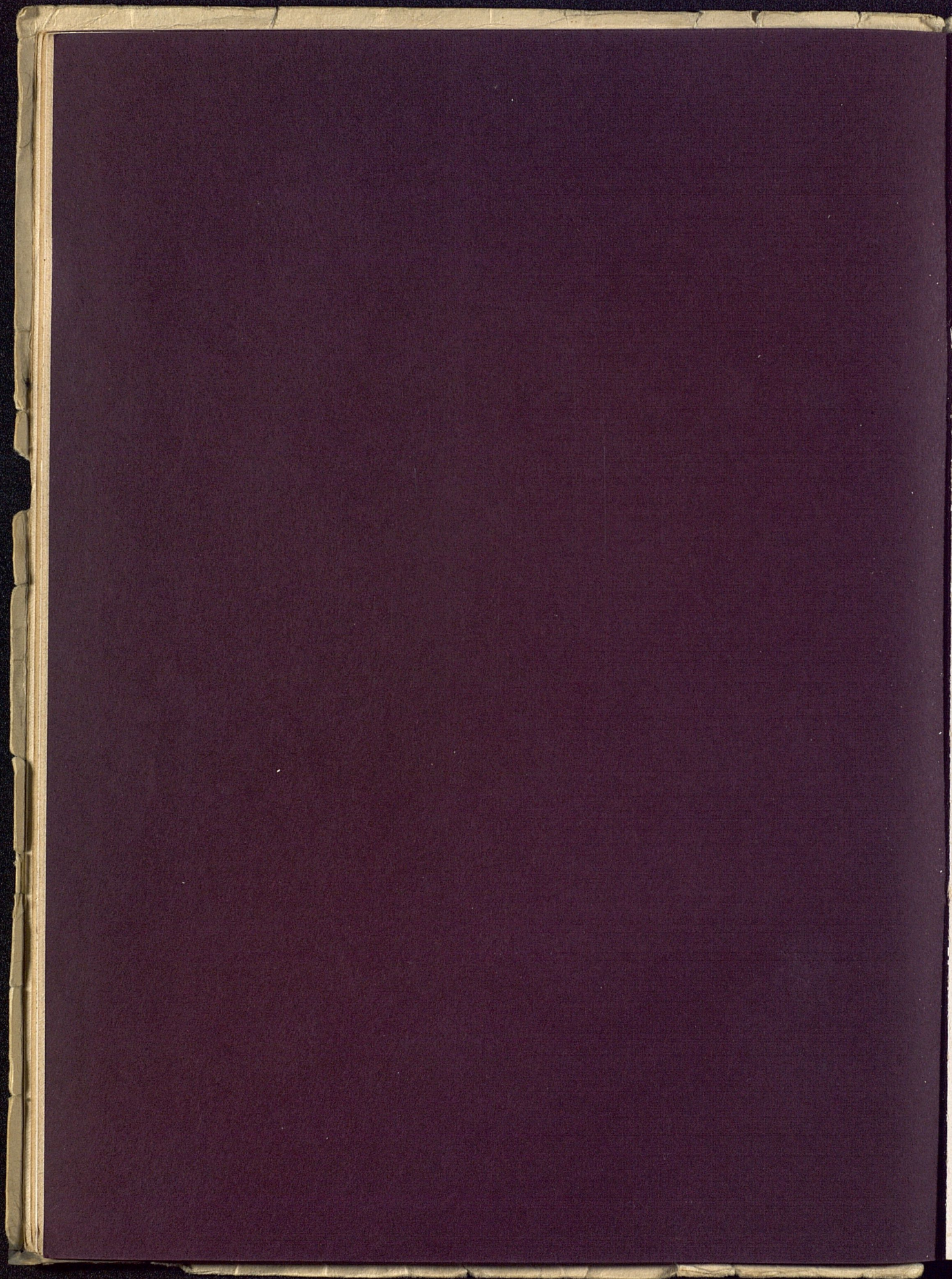






Frans Van Leemputten

*Procession à Montaigu*



## Frans VAN LEEMPUTTEN, peintre.

---

---

Frans Van Leemputten est né à Werchter, près de Louvain, le 29 décembre 1850.

Dans ce pittoresque paysage brabançon, où l'artiste passa son enfance, il était chaque jour en contact avec la nature, dont son père se plaisait à lui montrer les beautés. Il y apprit à aimer la vie des plantes et des bêtes, la vie intime des simples et sincères campagnards. Le soir, il lisait les romans de Henri Conscience. Presque à chaque page il retrouva la description des choses qu'il avait vues, senties, touchées du doigt. Son attention était éveillée; son imagination s'enrichissait; son sentiment du beau se confirmait.

« Conscience, a dit le peintre, m'a fait aimer les paysans, mais c'est Georges Eekhoud, plus observateur et plus psychologue, qui me les a fait connaître intimement. Et c'est ainsi que les souvenirs de mon jeune âge et la hantise sentimentale de mon village natal se combinant ou se confondant avec mes lectures favorites, je me suis pris à aimer, par dessus tout, la Campine et les Campinois ». (\*)

Celui que connaît ce premier détail de la vie de l'artiste, comprendra sa personnalité et toute son œuvre.

Fixé sur sa vocation, il alla suivre le cours de paysage de Paul Lauters à l'académie de Bruxelles.

En 1873, il exposa « le Verger ». « Le Peintre », en 1875, fut son premier succès.

Comme il le dit lui-même, Van Leemputten est le peintre de la Campine et des campinois. Observateur attentif, il ne l'est cependant pas en penseur, en psychologue, à la manière de l'auteur de Kees Dorik; mais il fixe sur la toile la vie avec toute la poésie simple et naïve propre aux choses et aux hommes de la bruyère. Mais précisément dans cette manière réside sa force, ainsi qu'un succès bien mérité.

Voyez cette « Procession à Montaignu ». C'est un triptyque, du musée d'Anvers, dont malheureusement nous ne pouvons, à cause des dimensions de l'œuvre, que reproduire le panneau central.

---

(\*) E.-L. DE TAEYE. — *Nos Artistes contemporains.*

C'est un conte descriptif des Campinois qui vont de loin en pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu, pour assister à l'imposante procession aux cierges.

Sur la prédelle gauche un pieux cortège s'achemine par des routes sablonneuses ; et au lointain apparaît le campanile et la coupole imposante aux étoiles dorées, qui scintillent aux rayons du soleil. Sur celle de droite, les pèlerins quittent le lieu de prières et adressent un dernier adieu à la Vierge. Le grand panneau central nous montre la procession autour du célèbre sanctuaire. Ce qui impressionne, c'est la masse recueillie qui récite une même invocation de miséricorde et d'espoir.

Une fois de plus, Van Leemputten montre ici toute la saveur de son art de conter. Par la conception du sujet, par l'exécution soignée et par le souci de l'harmonie des couleurs, l'artiste se rapproche intimement de Charles Degroux.

Le « Bas-Escaut » fut acquis par le musée de Louvain. « Les Tourbières de Postel » est au musée de Gand. « Paysans allant au travail » et « Le dimanche des Rameaux en Campine » sont au musée de Bruxelles; « En Passant » est au musée de Prague. Outre la « Procession à Montaigu », le musée d'Anvers possède « La Distribution de pains ». « Bénédiction de chevaux » est au musée de Berlin; « Paysans attendant le retour des pèlerins » se trouve au musée de Barcelone.

Le maître a succédé dignement à Charles Verlat, en qualité de professeur à l'Institut supérieur des beaux-arts d'Anvers.



## Albert BAERTSOEN, peintre

---

---

Baertsoen est gantois, de la race des Maeterlinck, des Van Lerberghe, des G. Minne.

Né en 1866, il se mit à la peinture vers l'âge de dix-neuf ans. Il eut pour maîtres Den Duyts et Jean Delvin.

Esprit cultivé et subtile, son art n'est pas objectif, — c'est-à-dire qu'il ne donne point une reproduction exacte, je dirais presque photographique de la nature, — mais subjectif, faisant dominer dans toute son œuvre son propre sentiment, qui est celui du rêve et de la douce mélancolie.

Son entrée dans le monde artistique date de 1886, lorsqu'il exposa pour la première fois à Bruxelles, au Cercle « L'Essor ». Il peignit, comme il peint encore, son milieu natal, tout en portant ses préférences vers les coins mystérieux, anciens et pittoresques, aux rives des canaux, à la Lys et à l'Escaut. Les murailles décrépites, les canaux somnolents, les bateaux lents des vieilles cités flamandes sont le décor où le peintre nous fait apercevoir l'âme des choses en une atmosphère recueillie et poétique.

S'il peint, comme les luministes, sa lumière est cependant une lumière sans soleil, sobre et triste. Albert Baertsoen est le peintre de la mélancolie, comme Emile Claus est celui de la joie de vivre. Notons toutefois que cette tristesse n'est point l'expression d'un tempérament neurasthénique. L'art du maître est sain, robuste et réel.

Ceux qui ont passé par nos vieilles cités flamandes n'en oublieront pas l'atmosphère de pesante tristesse. La ville antique — qu'est en même temps moderne et industrielle, — la ville des monuments, Gand, tout comme Bruges, est sombre le long de ses canaux, dont les eaux reflètent les vieux pignons et les anciennes façades dentelées. Aux jours de soleil, Gand est morne encore, mais alors du côté des béguinages, où les ruelles avec leurs maisonnettes blanchies, sont désertes. C'est ce silence impressionnant qui parle dans l'œuvre de Baertsoen; c'est la tragique beauté du silence et de la solitude qu'il chante dans ses tableaux avec un lyrisme contenu et profond.

Parmi les toiles du maître, citons : « Un soir sur l'Escaut »; « Petite place flamande, le soir », au musée d'Anvers; « Dégel, à Gand », au musée du Luxembourg, à Paris; « Chalands sous la neige », au musée

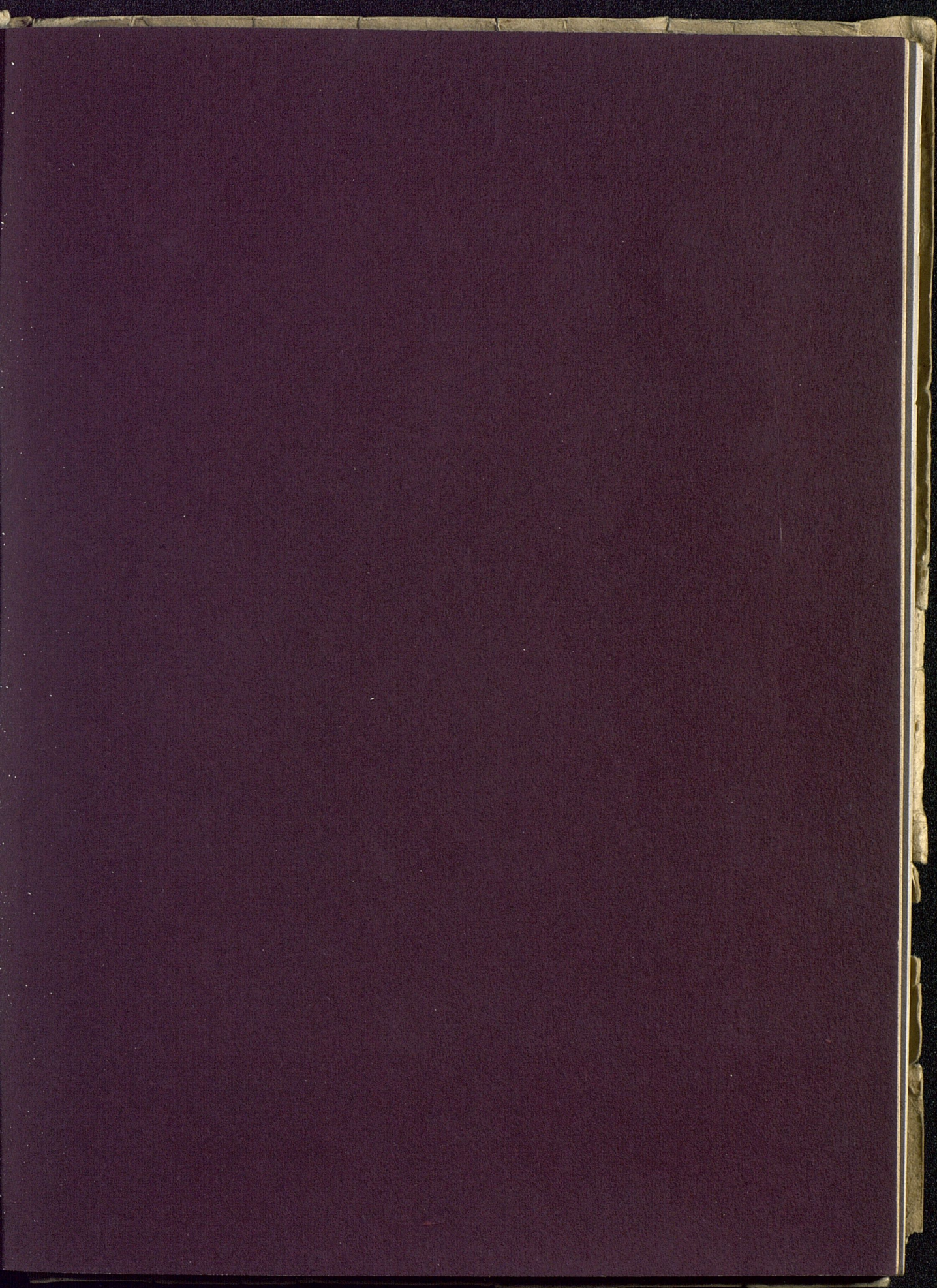
de Bruxelles ; « Gand, le soir », appartenant à M. Rouché, à Paris.

« Gand, le soir » est l'un des décors les plus glorieux de ville, écrit M. Fierens-Gevaert dans le bel ouvrage qu'il a consacré à ce peintre. Dans le fond, le chevet de l'église Saint-Michel et la façade d'un vieil hôtel du premier Empire ; à gauche, les pignons illustres de la « Maison de l'Etape » et de la « Maison des Bateliers ». En peignant ses études, c'était l'âme de la ville qu'il interrogeait chaque soir. La grandeur héroïque, la mélancolie, les détails pittoresques du paysage de pierres se fondent, disparaissent pour renaître en la douceur surnaturelle d'une indescriptible féerie crépusculaire. Une pénombre violacée entoure les édifices, les transfigure en géants fantomatiques qu'éclairent par instants l'accent d'une lumière, le rayonnement des lanternes qui s'arrondit puis se dissout en bulée d'or dans la grande améthyste nocturne. Seuls les tons brunâtres et blancs d'un bateau nous ramènent aux réalités, tout en soulignant la fluidité des silhouettes. Les choses, mystérieusement, conspirent à libérer le rêve. La beauté de l'heure atteint au fantastique. Et pourtant tout est juste et vrai. Sous les voiles violets et dorés qui les idéalisent, les édifices et les demeures augustes gardent l'essentielle vérité de leurs lignes séculaires. Il se peut que l'on ait peint d'aussi belles nuits, jamais on n'en peignit de plus belles. »

Pour la réalisation de chaque tableau, l'artiste assemble de nombreux documents. Sur place il fait une esquisse, une étude, mais si détaillée que pour beaucoup elle serait un tableau fini. A l'atelier il l'achève laborieusement, y ajoute l'enveloppe, cette note profonde qui est la mélancolie. La technique soucieuse et le coloris subtil, savoureux, attestent d'une science et d'une aisance magistrales. Baertsoen seul a le secret de varier les blancs et les noirs, les gris et les demi-teintes en autant de notes distinctes.

Né d'une famille patricienne, il ne fait de l'art que pour l'art, c'est-à-dire par amour et non pour le commerce de l'art ; aussi peut-on affirmer que son œuvre l'a placé au premier rang de nos artistes contemporains.

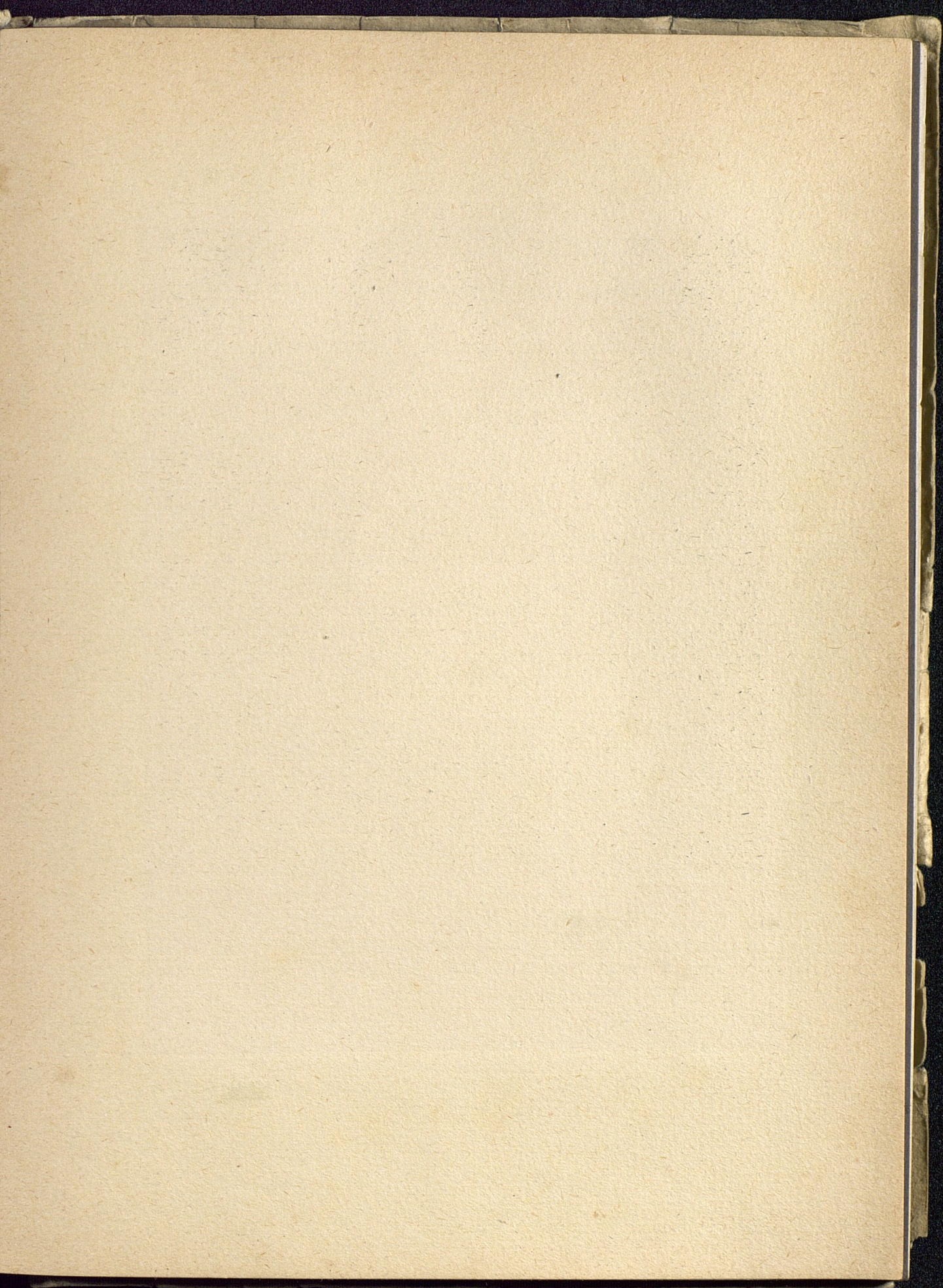
Baertsoen est aussi un aquafortiste de très grande valeur.

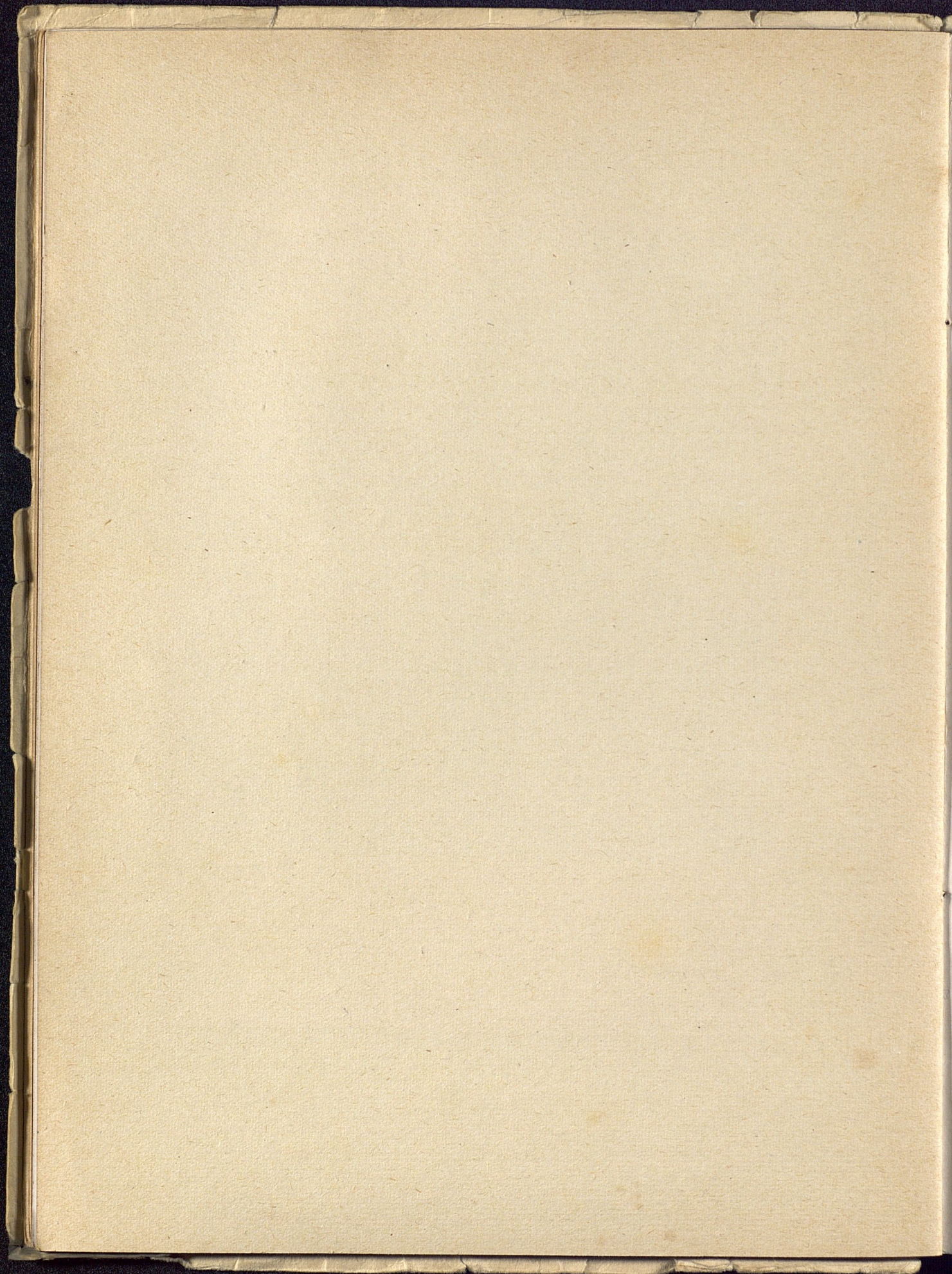




Albert Baertsoen

*Gand, le soir*





## Constantin MEUNIER, sculpteur.

---

Constantin Meunier naquit à Etterbeek, le 12 avril 1831. Après avoir fréquenté pendant quelque temps l'Académie des beaux-arts à Bruxelles il entra à l'atelier de Fraikin. Ce sculpteur l'employa comme garçon de course, boute feu. Mécontent de sa situation, qui d'ailleurs ne lui promettait rien, enthousiasmé d'autre part devant l'œuvre du peintre français Millet et du belge Charles De Groux, il s'adonna à la peinture.

En des couleurs sombres, dont le gris est le ton dominant, une palette plutôt pauvre, il peint, dans le réalisme sentimental de De Groux, entr'autres toiles : « Inhumation d'un trappiste » et « Episode de la guerre des paysans » (Musée de Bruxelles), celle-ci, la meilleure, inspirée par le livre de Henri Conscience.

Vers 1880 un voyage à Seraing, à Val-St-Lambert et dans le Borinage, entrepris en vue de fournir des illustrations à « La Belgique » de Camille Lemonnier, révéla à Meunier un monde nouveau. Sans le vouloir, il y découvrit les types, la vie, qu'il synthétiserait plus tard et qui devaient le rendre célèbre.

En 1882, il se rendit en Espagne, à Séville, pour le compte du Gouvernement, y copier une Descente de Croix, du maître flamand Pédro Campana. Il rapporta de ce voyage une série d'études, dont la vérité, la saveur pittoresque firent sensation. La « Fabrique de tabacs à Séville » est au musée de Bruxelles.

Ce qu'il peint après est plus sculptural que pictural et fait penser à un bas-relief. Il retourne au « Pays Noir », où il élèvera à la vie de l'art le peuple de la mine et de l'usine, hommes, femmes, enfants, et jusqu'aux animaux, comme l'est ce pathétique « Cheval de Mine ».

En 1884, Meunier se remit à la sculpture. En 1885, au Salon d'Anvers, il exposa son « Puddleur », assis, abruti, image de la force ; puis en 1886, au Salon de Gand, le « Marteleur », qui, à Paris, devint célèbre.

A partir de ce moment les œuvres se succèdent. Le groupe « Le Grisou » (1890) est au musée de Bruxelles ; « le Semeur » et « le Fauqueur », (1892) sont au Jardin botanique à Bruxelles ; « le Cheval à l'abreuvoir », (square Ambiorix), « le Débardeur », sont autant de chefs-d'œuvre.

Le sculpteur, maintenant, dépasse définitivement le peintre.

Meunier synthétise le mineur. Il nous montre les héros du travail manuel. Il ne voit pas l'individu, mais simplifiant, sacrifiant les détails, il cherche le *type*, le type de l'ouvrier borain, le type de l'ouvrier mineur, voire le type de l'ouvrier. Ce type est beau, parce que réel ; éternellement beau, parce que si profondément vrai et humain. « Le miracle, a écrit Clémenceau, c'est d'avoir fait surgir l'intensité de l'expression de la parfaite convenance des attitudes, de la juste mesure du geste indicateur de l'effort où tout le corps et toute la pensée le convient. C'est là le trait commun de tout ce peuple de bronze aux prises avec la matière rebelle. Point de cris, point d'apitoiements, point d'outrance ! Le drame sort du dedans. Si la plus haute poésie s'en dégage, c'est qu'elle y est naturellement contenue. La poésie de l'être et de l'action, non des fausses conventions du jour. »

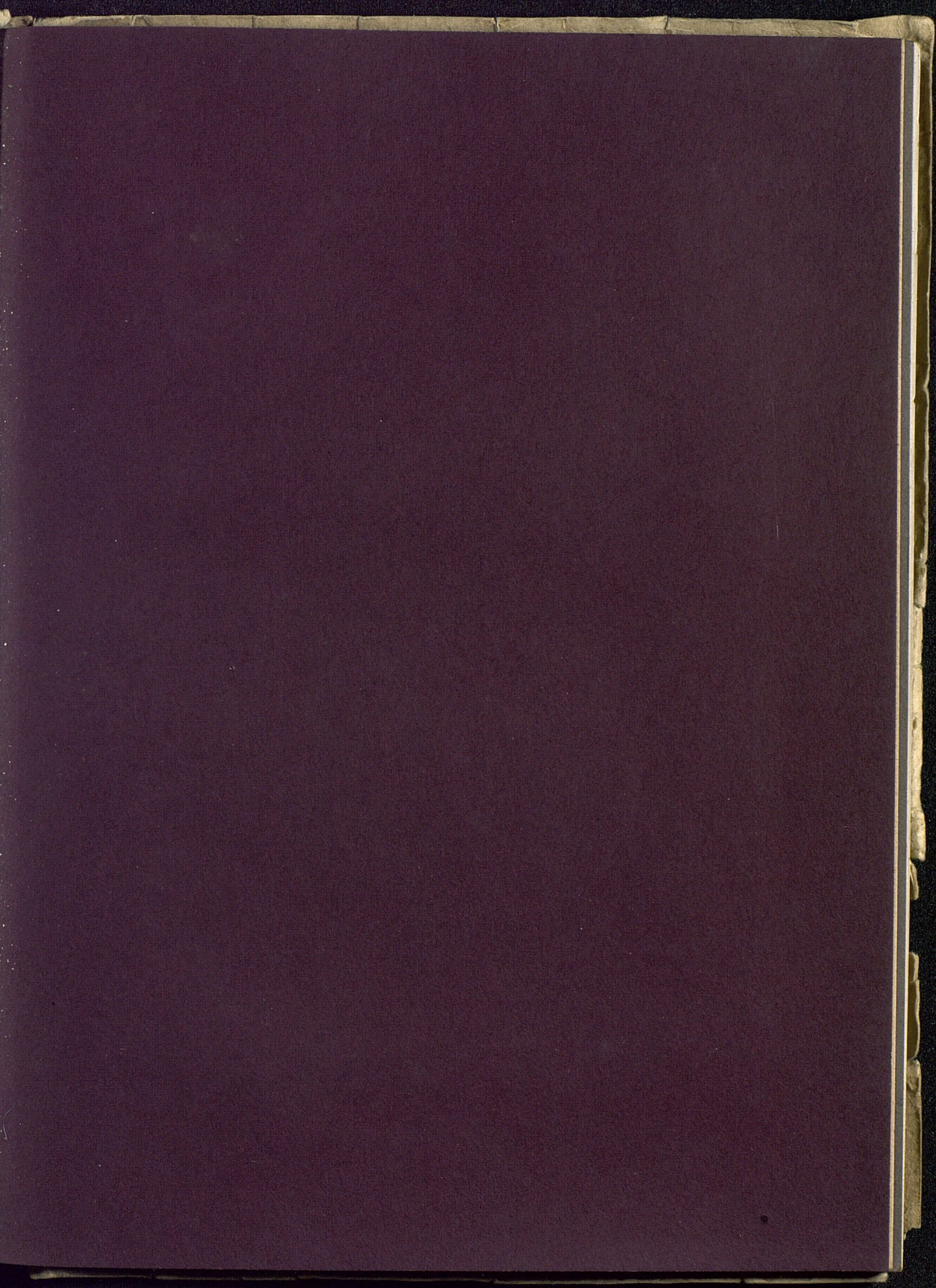
Meunier, comme Rodin, a découvert une beauté sculpturale nouvelle. Il est le premier qui ait fait entrer l'ouvrier dans l'art. Peut-être son art est-il plus humain encore, plus universellement émouvant que celui de son émule.

Il a voulu résumer son œuvre tout entière dans un monument colossal : « La Glorification du Travail. » Il y travaillait quand la mort le terrassa, le 4 avril 1905.

Ce monument, dont le maître n'a pas eu le temps de relier entr'eux les fragments, comprend entr'autres : quatre hauts-reliefs, — la Moisson, l'Industrie, la Mine, le Port. L'effroyable intensité du travail manuel y est représentée avec une puissance sublime. Dans « l'Industrie », dont nous reproduisons un fragment, les volutes de flammes, qui s'échappent de la gueule du four à puddler ; dans la « Moisson », les murailles oscillantes des blés chauffés par un ciel de feu ; dans le « Port », la charge des fardeaux ; dans la « Mine » tout enserme l'homme et le menace. C'est une paraphrase formidable de la loi du travail. Le monument se couronne d'une haute figure en ronde-bosse, le « Semeur », — la promesse de l'avenir, — qui, d'un geste calme mais sûr, répand autour de lui les germes des moissons futures.

Constantin Meunier a donné à l'ouvrier le meilleur de son génie et de son cœur. Aussi est-il surnommé, à juste titre, le glorificateur du Travail.

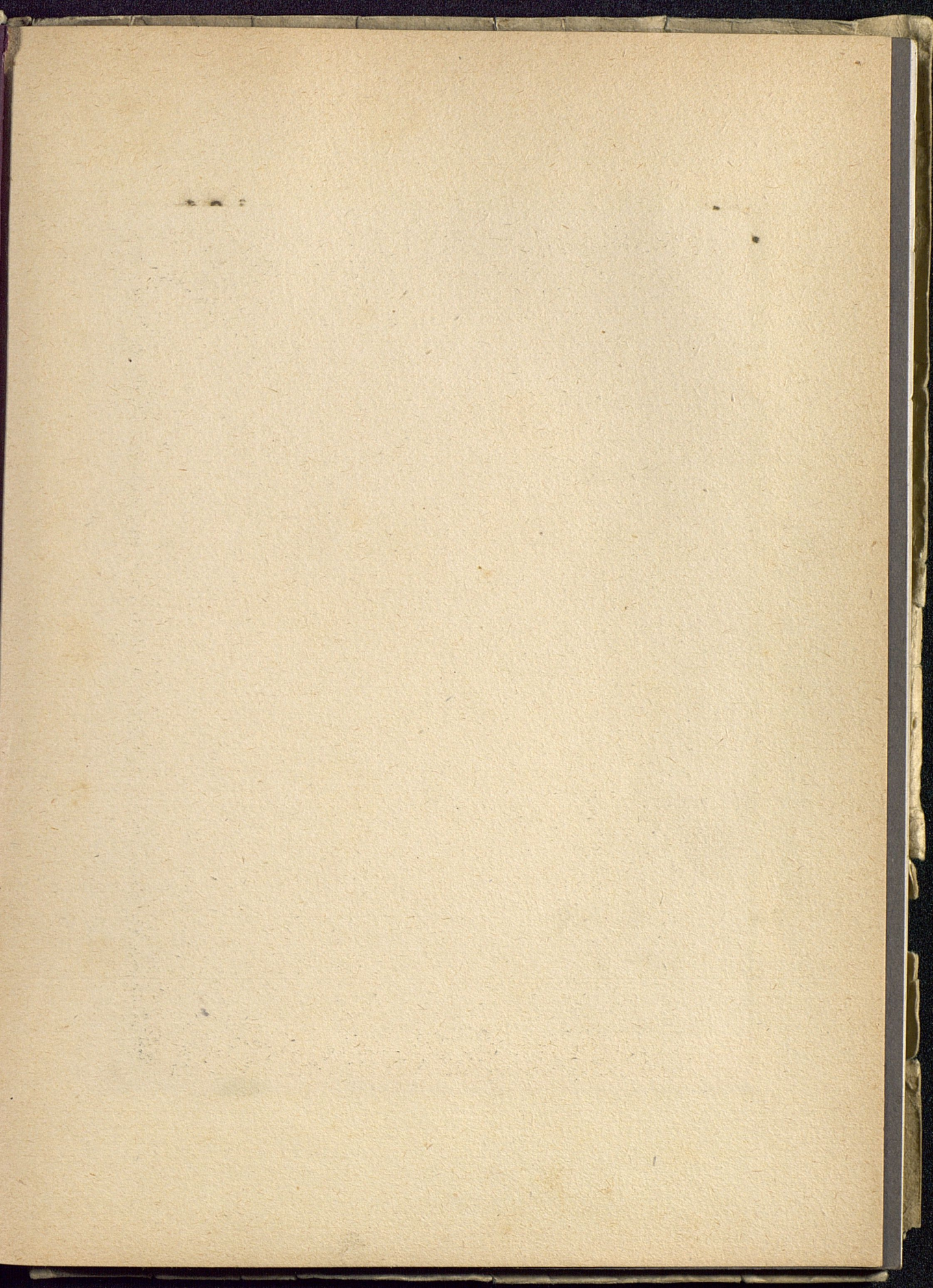


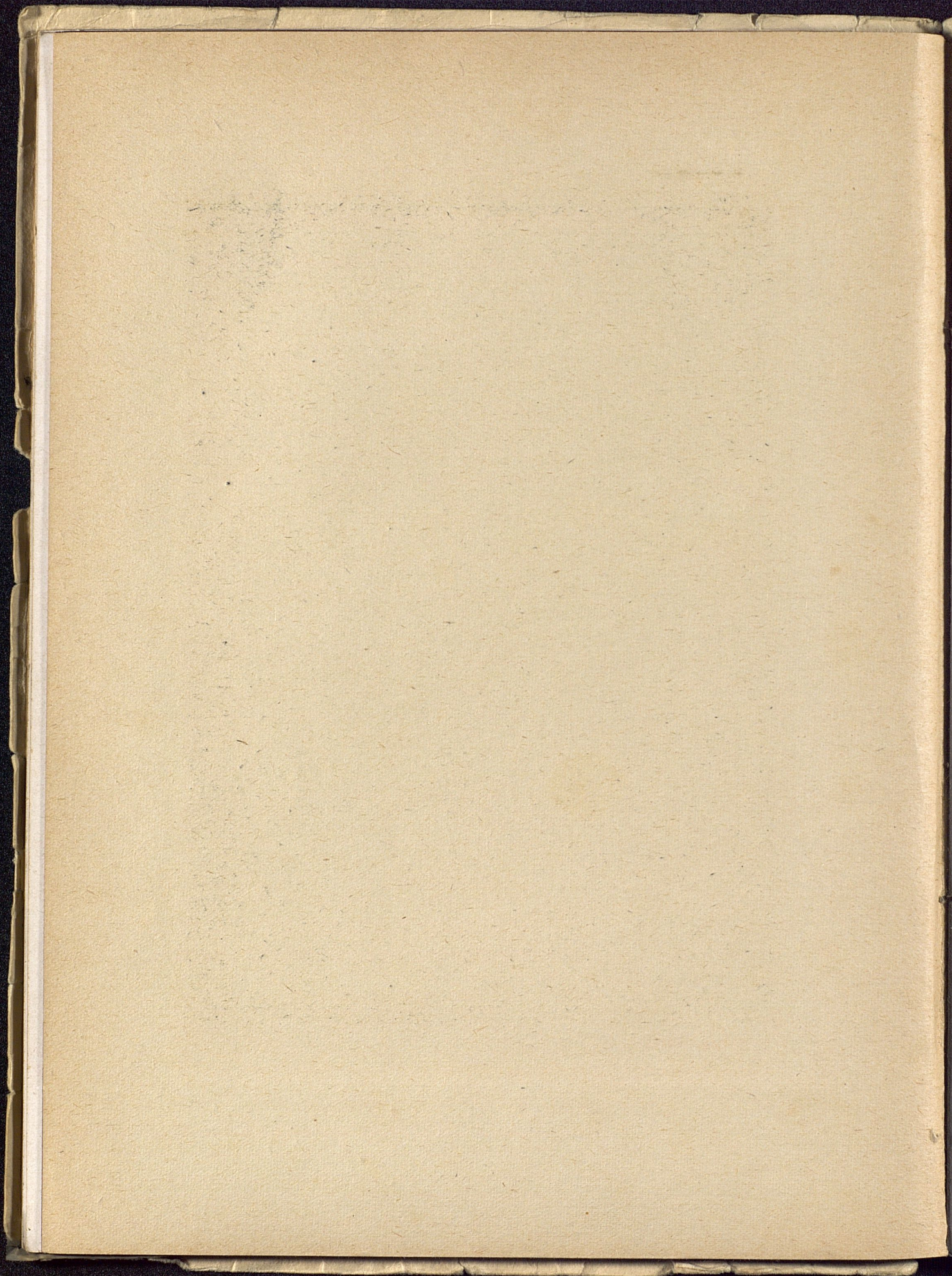


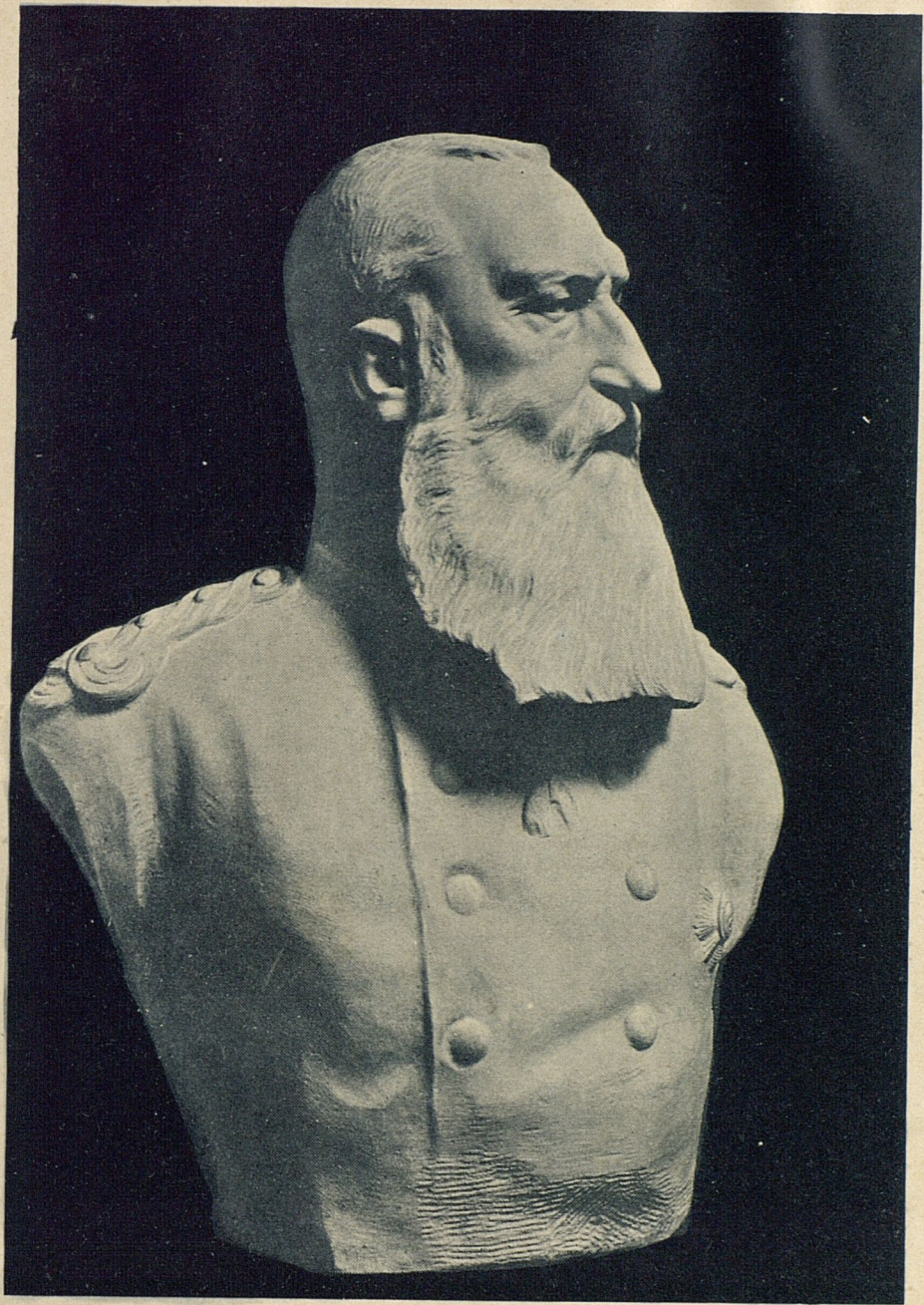


Constantin Meunier

*L'Industrie (fragment)*

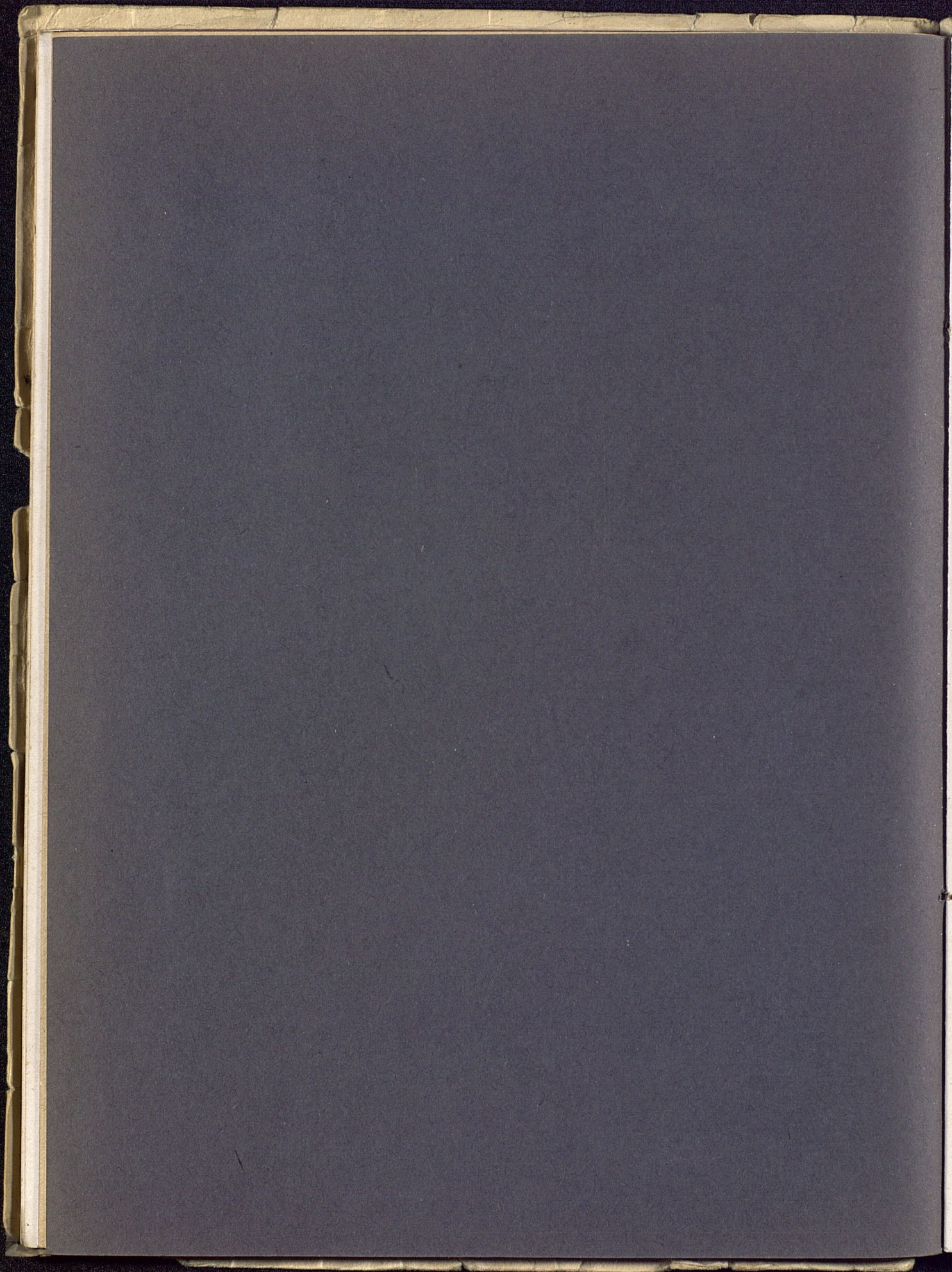






Thomas Vinçotte

*S. M. Léopold II*



## Thomas VINÇOTTE, statuaire.

---

Thomas Vinçotte est né à Borgerhout, le 8 janvier 1850.

De bonne heure il vint à Bruxelles, suivre le cours de l'Académie des beaux-arts. De 1872 à 1874, il alla achever ses études à Paris. C'est là qu'il conçut son « Giotto », qu'il exécuta en marbre aussitôt rentré à Bruxelles. Par cette juvénile figure, toute d'élégance et de noblesse, il se rangea parmi les rénovateurs de la sculpture belge.

L'artiste se rend ensuite à Florence, où il passe dix ans ; là son goût raffiné prend contact avec la plastique gracieuse et idéaliste des maîtres de la première Renaissance : Verrochio, Della Robbia, da Majano.

Il revient en Belgique absorbé par son art. Avec une habileté de métier extraordinaire, il se met au labeur. Ses œuvres se multiplient. Citons : les deux groupes allégoriques de la gare de Louvain ; l'allégorie de la salle des pas-perdus à la gare de Tournai ; la statue du chirurgien Palfyn, à Courtrai ; le monument à la mémoire de Louis de Naeyer, à Willebroeck ; le magistral bas-relief en marbre du musée ancien de Bruxelles ; la statue d'Agneessens, doyen du métier des quatre Couronnes ; le « dompteur de chevaux », au rond-point de l'avenue Louise, à Bruxelles. Et récemment le bas-relief du fronton au palais royal, à Bruxelles ; les biges pour le couronnement du musée d'Anvers ; ainsi que, en collaboration avec son émule, Jules Lagae, le quadrigé de l'arcade monumentale du Cinquante-naire, à Bruxelles.

Toutes ces œuvres sont issues directement de l'observation perspicace de la nature. Le rythme en est harmonieusement choisi ; l'exécution en est concise, ferme et éminemment nerveuse.

En dehors de cette liste d'ouvrages monumentaux et ornementaux, il nous faudrait citer une autre, beaucoup plus longue, de bustes en marbre, en bronze et en ivoire. Car le maître est le portraitiste par excellence. Il serait téméraire de vouloir résumer en quelques mots tous les obstacles à surmonter, toutes les difficultés à vaincre dans cet art de peindre. Quoiqu'il en soit et quel que le modèle puisse être, le statuaire reste toujours respectueux de son art. « Sans flatteries ni atténuations, en rendant justice à chacun, Vinçotte sait atteindre une ressemblance évidente, écrit M. Paul Lambotte, synthétiser une personnalité, voire un tempé-

rament, et cette faculté lui permettra de continuer à produire encore un très grand nombre de bustes sans se répéter ni s'amoinrir, car il est esclave de la Vérité et c'est l'observation scrupuleuse de la vie qui lui inspire ses plus rares trouvailles.»

Dans cette longue galerie de portraits, nous énumérons : les bustes de Sa Majesté le Roi Albert ; de Leurs Majestés le Roi Léopold II et la Reine Marie-Henriette ; de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre ; de M. Emile De Mot ; de M. E. Verlant, directeur-général des beaux-arts.

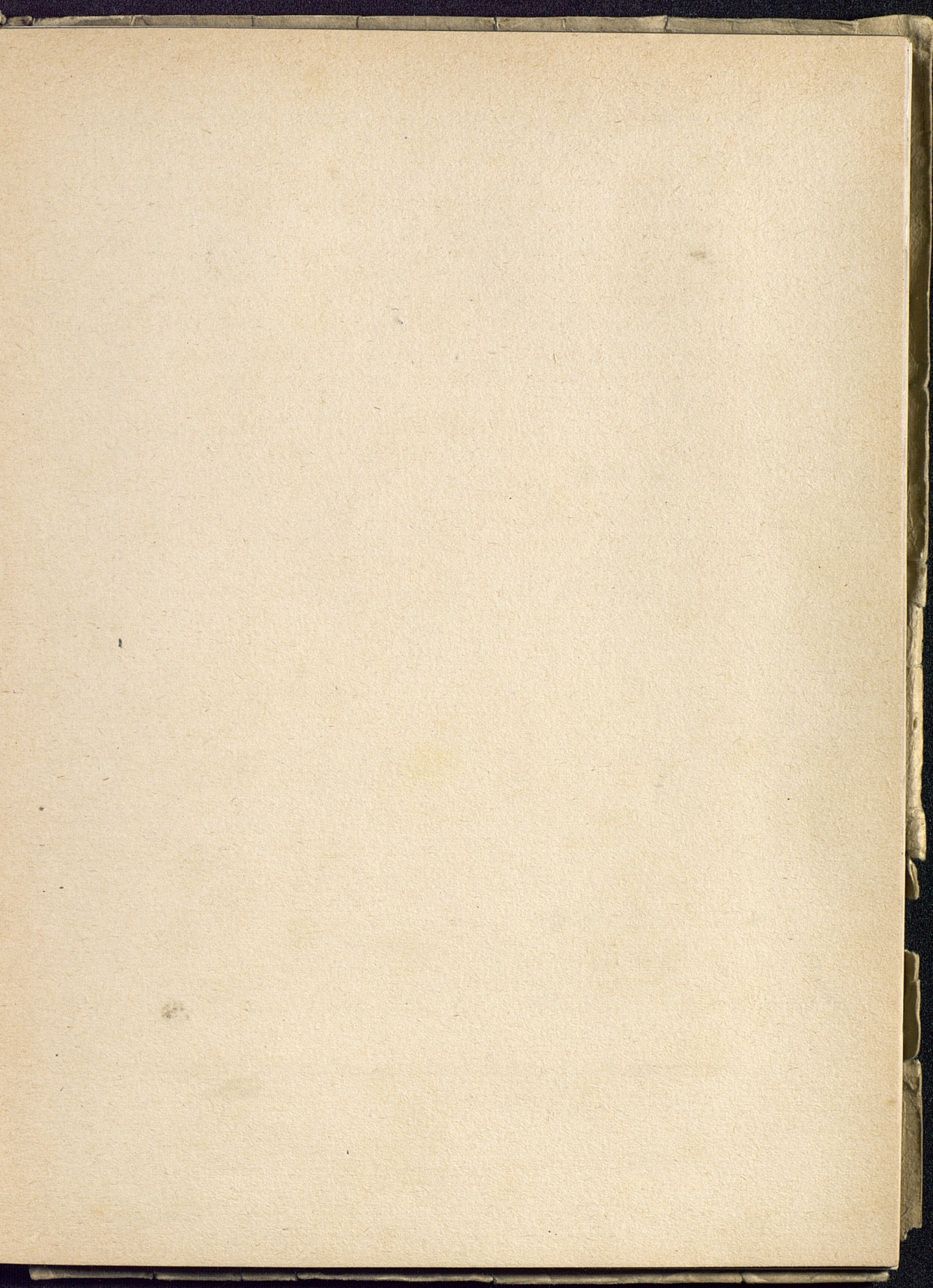
Le buste de S. M. le Roi Léopold, que nous reproduisons, est un pur chef-d'œuvre. Le maître avait exécuté quelques années avant un autre portrait du même souverain.

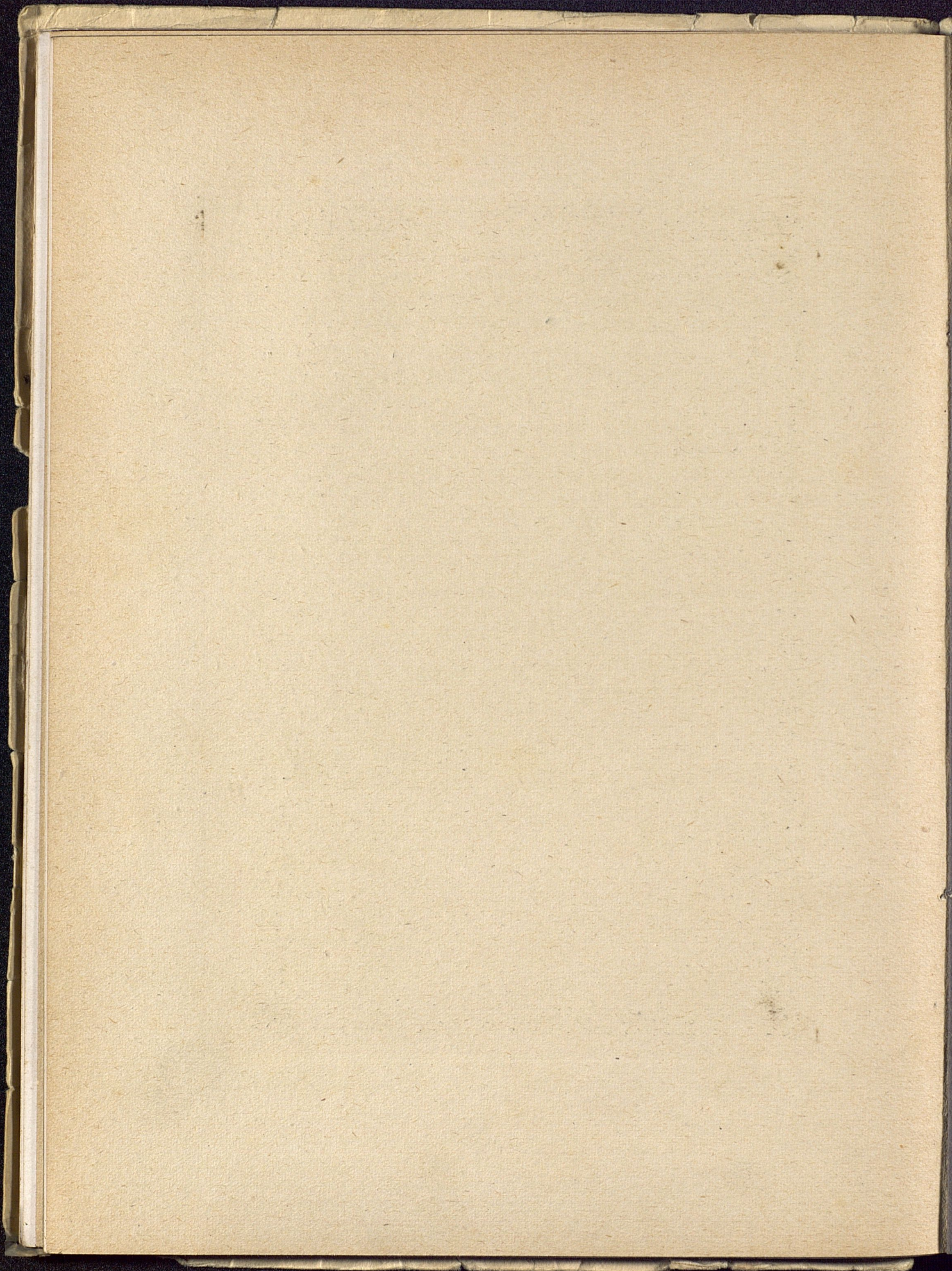
« Les deux bustes sont à tous égards éloquents. Le premier est peu révélateur de tout ce qui dans le second, (celui de notre planche), devait affirmer l'individualité intense d'un être supérieur, puissant, complexe. Il fallait commenter des prédispositions exceptionnelles sans rien dissimuler de la nature intime du modèle, et dans le même visage faire deviner des facultés, des ténacités, des initiatives ; un tempérament mis en pleine lumière pendant vingt-cinq années d'histoire. » (\*)

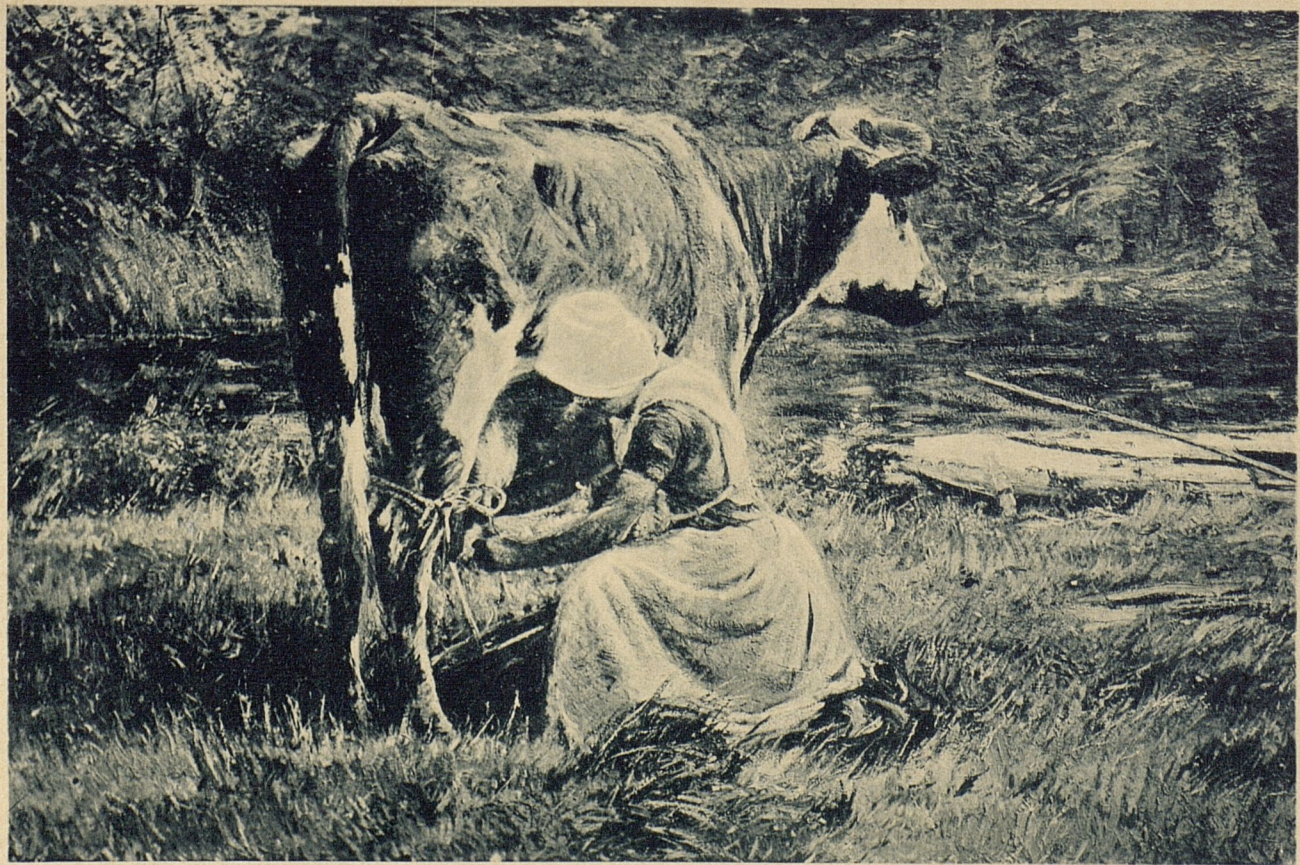
Le vénérable maître est professeur à l'Institut supérieur des beaux-arts d'Anvers.

(\*) *Thomas VINÇOTTE* et son œuvre, par Paul Lambotte et Arnold Goffin, 1912.



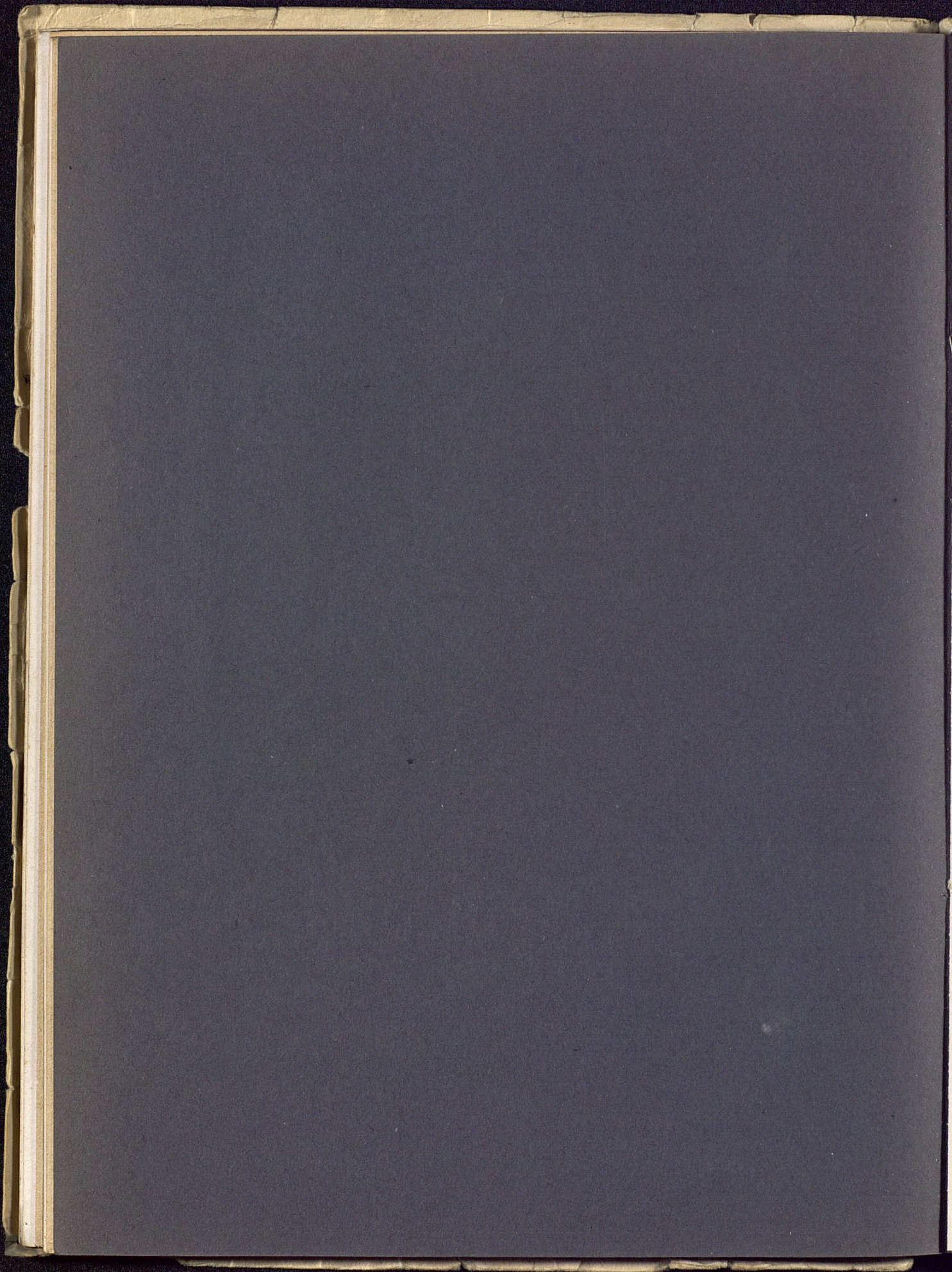






Franz Courtens

*La traite*



## Franz COURTENS, peintre.

---

---

Franz Courtens naquit à Termonde, le 14 février 1854. A l'académie de sa ville natale, il fut l'élève de Rosseels et de Meyers. Ses parents voulurent cependant faire de lui un commerçant. Mais celui qui, tout enfant, avait rêvé d'être peintre, ne renonça pas à sa carrière artistique. Il quitta Termonde en 1874, se fixa à Bruxelles, où il se fit de nombreuses relations, et y resta.

Courtens est un paysagiste. Tel qu'il s'est manifesté au début, tel il est resté. Son art n'a pas évolué, mais s'est élargi, approfondi, perfectionné avec les années. Le paysage du Courtens actuel est une œuvre parachevée jusqu'au complet repos, d'une force lyrique empoignante.

En 1884 il envoya à l'exposition de Bruxelles « La Sortie de l'Office », (musée de Stuttgart). Ce fut la confirmation de sa personnalité géniale et de sa célébrité.

Rien de cérébral, de littéraire dans ses tableaux. D'un large coup de pinceau rubinien, il plante, dans ses allées et ses bois, les arbres aux couronnes de feuillage luxueuses, qui tamisent les rayons de soleil en une lumière blonde tel « Drève ensoleillée » du musée de Bruxelles.

Claus et Courtens sont deux noms glorieux dans la peinture belge contemporaine. Mais la distance qui les sépare dans l'art est aussi grande que celle qui éloigne le visionnaire James Ensor du délicat et aristocratique Ferdinand Knopff.

Courtens est, parmi les luministes de tous les pays, peut-être le plus luministe. Il procède directement de la race des peintres flamands du XVII<sup>e</sup> siècle. Avec sa pâte grasse, d'une force de vérité presque brutale, il est le peintre de la vie réelle, de préférence du plantureux paysage des Flandres, dans le sens dont Taine en a parlé. Avec sa robuste et imposante manière, il a peint cette Flandre, sous ses mille aspects. Il a noté les grands arbres somnolents sous la pesante chaleur d'un soleil d'été, et les campagnes en leur blancheur de givre et de glace. Le « Calvaire » p. e. est un hiver d'une âpreté vigoureuse touchant au tragique.

« La traite » du musée de Bruxelles, tableau que nous reproduisons, date de 1897. Il nous donne une idée nette de la précision franche avec

laquelle le maître chante ses poèmes lyriques picturaux. Il nous montre que Courtens est l'enthousiaste de la nature et de tout ce qui vit en elle.

Une exubérance de vie anime tout ce que le maître a immortalisé sur la toile.

Sans énumérer ici, en une trop longue liste, les récompenses qui lui ont été décernées, tant en Belgique qu'à l'étranger, citons quelques uns de ses chefs-d'œuvre éparpillés dans l'Europe entière. « Mare dormante sous bois » est au musée de Munich ; « Sous l'hêtre » au musée de Prague ; « Pluie d'or » au musée de Budapest ; « Les Nonnines » au musée de Magdebourg ; « Soleil de septembre » au musée de Liège ; « Dégel » à Termonde ; « Le long du chemin » à Anvers ; « Sous les saules », à Namur ; etc.

Toutes les cours impériales et royales possèdent des toiles de l'illustre peintre-paysagiste flamand, où l'Escaut et la Meuse tiennent la plus large place. La Hollande aussi lui a fourni nombre de sujets traités de main de maître.

Passant seulement les mois d'hiver à Bruxelles, Franz Courtens réside le reste de l'année, avec sa famille, à Saint-Gilles (Waes) et à Vogelzang lez Haarlem, en Hollande, d'où il rapporte, à chaque retour, nombre de tableaux et de croquis.

## Herman RICHIR, peintre-portraitiste.

---

---

Herman Richir naquit à Ixelles, le 4 décembre 1866. Des aptitudes remarquables pour le dessin se manifestèrent chez lui de bonne heure. Tout en faisant ses humanités, il suivit les cours de l'académie de Saint-Josse-ten-Noode et prit des leçons du graveur Biot.

En 1884, il se fit inscrire à l'académie de Bruxelles, où il eut pour maîtres Stallaert et Portaels. En même temps il prit des leçons du peintre Ch. Hermans. Lauréat des concours de l'académie en 1885 et 1886, il remporta cette dernière année le second prix de Rome, avec le sujet imposé : le Triomphe de Diagoras. En 1889, il débuta au Salon de Paris avec les portraits de M<sup>me</sup> Biot et de M<sup>lle</sup> Richir sa sœur, où ses qualités de peintre et de psychologue s'affirmèrent avec éclat et lui valurent une mention honorable. Cette même année, il obtint au Salon de Gand la médaille d'or. Ainsi sa carrière se continua par de nombreux et retentissants succès, tant à Bruxelles qu'à l'étranger.

Richir est un portraitiste. Parmi les genres picturaux celui du portrait est un des plus difficiles. Il exige de l'artiste non seulement un dessin subtil, mais en même temps une connaissance approfondie de l'anatomie et de la psychologie.

Les œuvres de Richir impressionnent par leur merveilleuse puissance d'expression et leur saisissante réalité. Tels sont les portraits de S. M. le Roi Albert ; de S. A. R. Mgr le comte de Flandre, l'un debout, l'autre assis (ce dernier est un chef-d'œuvre), — du ministre d'Etat De Lantsheere.

Dans les portraits de femme le maître aime à peindre la grâce féminine avec la couleur blanche. « Blanc et Noir » appartient à cette série. Le musée de Bruxelles a acquis ce tableau en 1910. Notons encore le portrait de S. M. la Reine Elisabeth ; « Après le bain » au musée de Sydney ; « la Dame au manteau de velours » du musée de Bruxelles ; « En blanc », un portrait de fillette, au musée de Liverpool ; « le Bijou » au musée communal de Schaerbeek.

« Misère » et « Perversité » sont deux œuvres dans lesquelles on admire l'acuité de la vision du psychologue. La première a été acquise par le musée de Budapest, la seconde est devenue la propriété du comte

Etienne Harolyi, magnat de Hongrie, qui a voulu également posséder son portrait en pied, exécuté par le maître portraitiste.

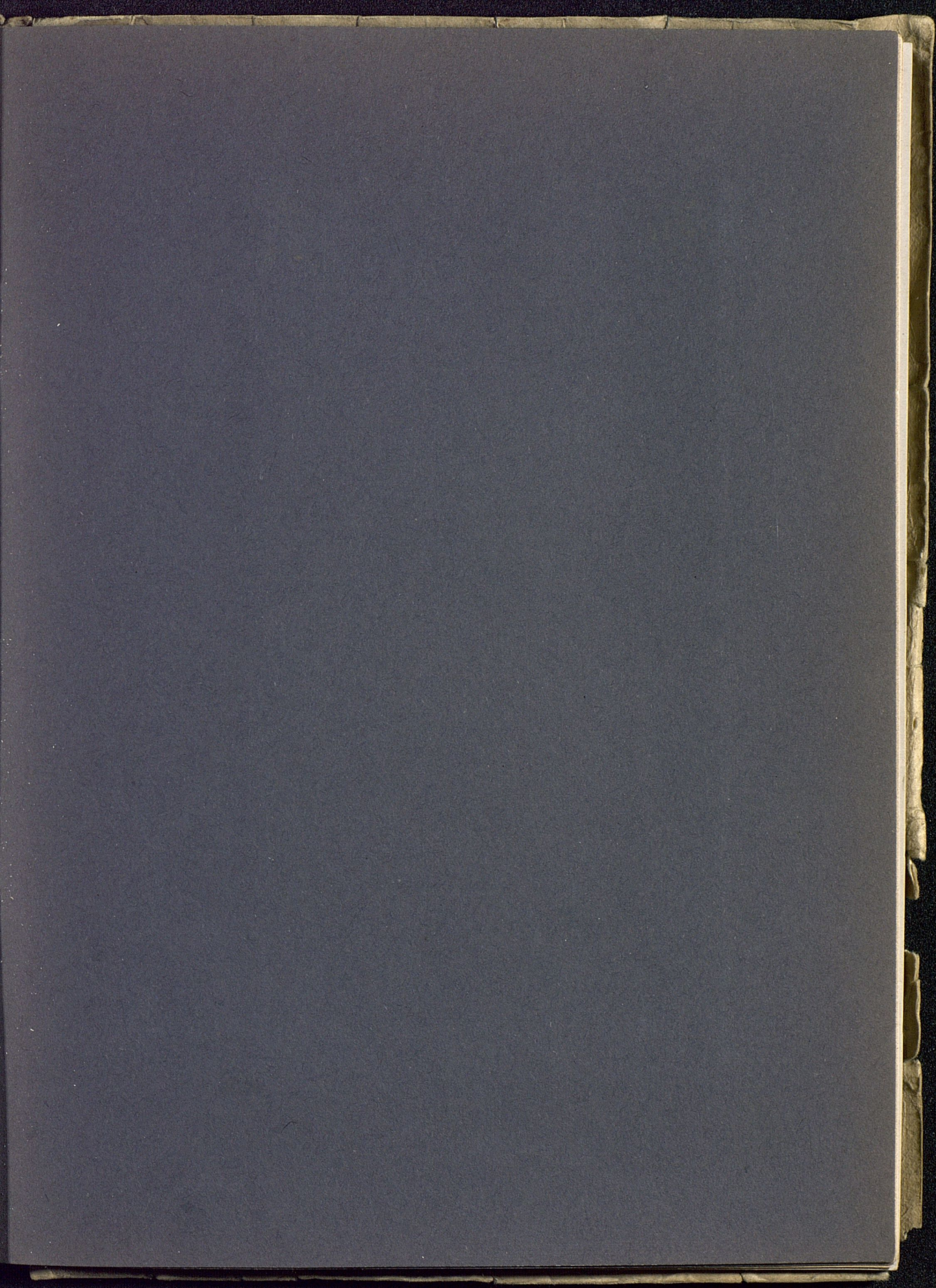
Dans l'art décoratif Herman Richir s'est révélé non moins puissant. De 1897 à 1898, il paracheva une œuvre justement louangée par les critiques d'art de France, d'Allemagne et d'Autriche. C'est une œuvre monumentale qui rivalise, en délicatesse, en sereine et profonde poésie, avec le « Soir florentin », par exemple, de Maurice Denis.

C'est une suite de panneaux picturaux représentant les « Champs Elysées », qui ornent la salle de musique de M. Fontaine de Laveleye, à Boitsfort. L'œuvre est exécutée avec autant de précision que de largeur, où la valeur et la solidité du dessin s'unissent au charme et à la séduction du coloris. Ce labeur capital fait regretter que l'artiste n'ait pas plus souvent l'occasion de montrer son généreux talent de grand compositeur.

Son art est tout de raffinement et de distinction. « Jeunesse », « le Châle rouge », « Dans la serre » sont des peintures de genre, dans lesquelles le peintre a stylisé l'élégance, la beauté complexe de la femme moderne. En accordant ainsi une valeur esthétique au raffinement du jour, Richir proclame que la beauté est partout ; que notre vingtième siècle en a la sienne, peut-être trop méprisée par ceux qui n'en savent pas découvrir le style. Son coloris est suave. La richesse des couleurs encadre la ligne nerveuse comme l'orchestration magistrale une mélodie délicate.

Le maître est premier professeur de peinture d'après nature à l'académie royale des beaux-arts à Bruxelles, dont il assumait la direction pendant plusieurs années.

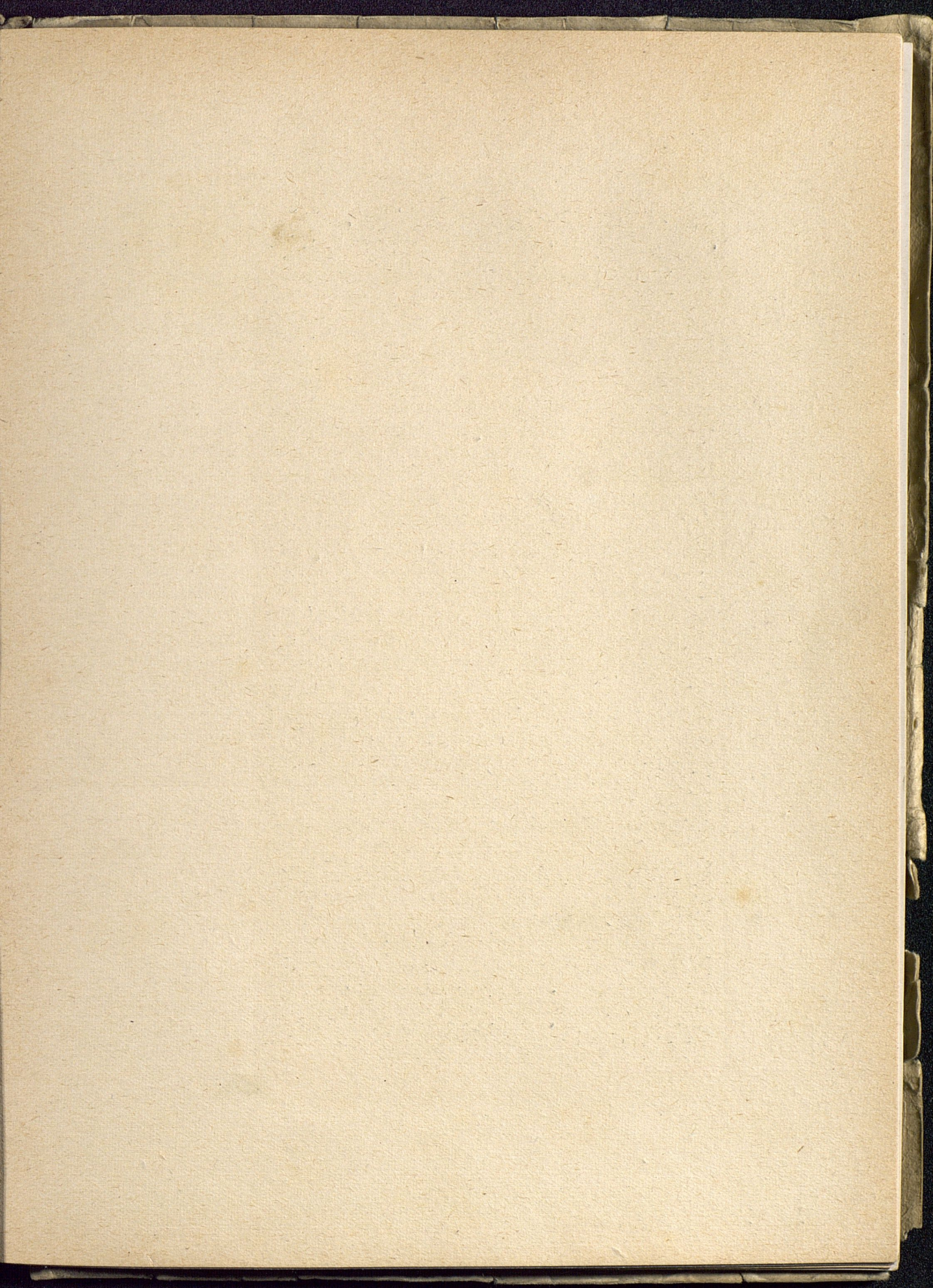


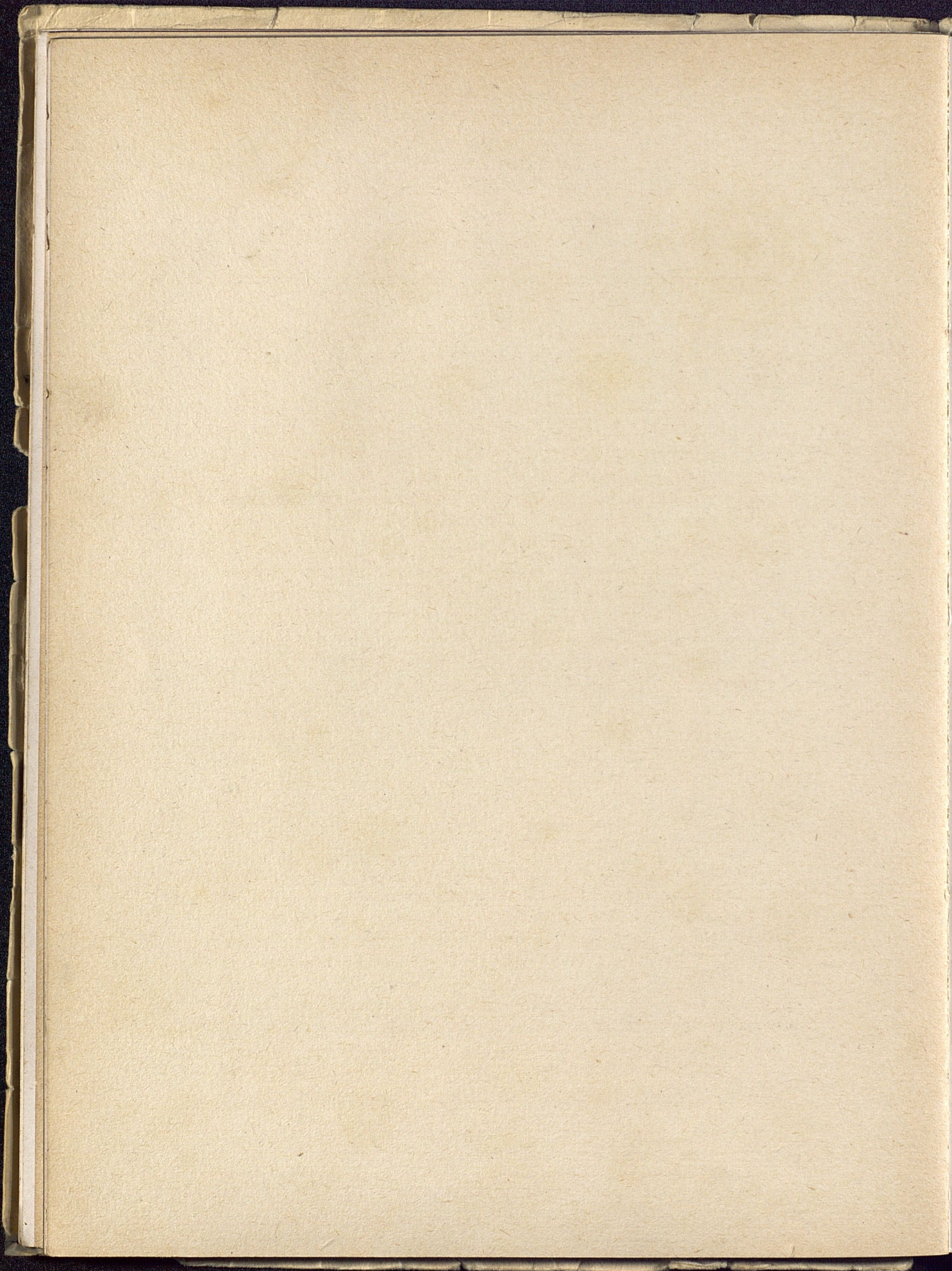




Herman Richir

*Blanc et Noir*





## Alfred DELAUNOIS, peintre.

---

---

Né à Saint-Josse-ten-Noode en 1875, de parents gantois, Delaunois habite Louvain depuis l'âge de sept ans. A l'académie de cette ville, il fut l'élève de Constantin Meunier.

L'enseignement de l'auteur du Monument du Travail peut se résumer en ces mots : Regardez la nature ! — L'anatomie des corps ? La nature vous l'apprendra en ses formes vivantes, mieux que je ne pourrais vous l'expliquer. En cela Meunier ne fit que répéter le mot d'ordre qui se donna partout ailleurs. Le bon côté de cet enseignement consiste en ce qu'il donne libre cours au talent de l'élève consciencieux.

Delaunois en est l'exemple le plus frappant. Sans réminiscences de l'art de son illustre maître, la personnalité du jeune artiste se manifesta dès le début d'une manière éclatante. Il n'avait que vingt-quatre ans, quand le musée de Bruxelles lui acheta son tableau « Après Vêpres ». C'est l'intérieur de l'église du béguinage de Louvain. On dirait que l'artiste s'est efforcé de peindre le silence pour rendre l'âme de la mystérieuse solitude.

La peinture d'un intérieur comme celle d'une nature-morte n'est vraiment belle que pour autant que l'artiste ait réussi à faire vibrer l'âme des choses. La beauté doit vivre. Notre peintre, mieux que quiconque, sait que la vie se laisse plus facilement surprendre et contempler dans le recueillement du silence. C'est pourquoi il s'est fait solitaire et c'est pourquoi aussi il aime la vieille ville de Louvain, comme le moine aime son cloître.

A. Delaunois est l'habitué des moines, aux physionomies ascétiques, et des cloîtres à la froide solennité. Le pèlerinage presque journalier de « cet infatigable travailleur, ce peintre à l'inépuisable sensibilité » va de l'abbaye de Parc des Prémontrés, par des ruelles et des impasses au béguinage, aux ruines de l'Abbaye des Chartreux par les boulevards au Mont-César chez les Bénédictins, pour aboutir vers le soir à l'imposante église gothique St.-Pierre, au centre de la ville. Nul mieux que lui ne représente les intérieurs des maisons de prière, parce que nul mieux les connaît. Voyez cette « Solennité religieuse dans la chapelle S<sup>te</sup> Marguerite » (Collection Jules Bosmans, Louvain) ; c'est le déambulatoire de l'église St.-Pierre. Les formes architecturales s'estompent dans la pé-

nombre. Quand, par le vitrail aux couleurs douces pénètre un rayon de soleil idéalisé, qui illumine la blancheur des prêtres en rochet, anime les dalles noires et fait vibrer dans des lueurs jaunes les moulurations nerveuses des piliers et des ogives, l'atmosphère se parfume; et cette lumière tamisée est comme de l'encens qui embaume le temple...

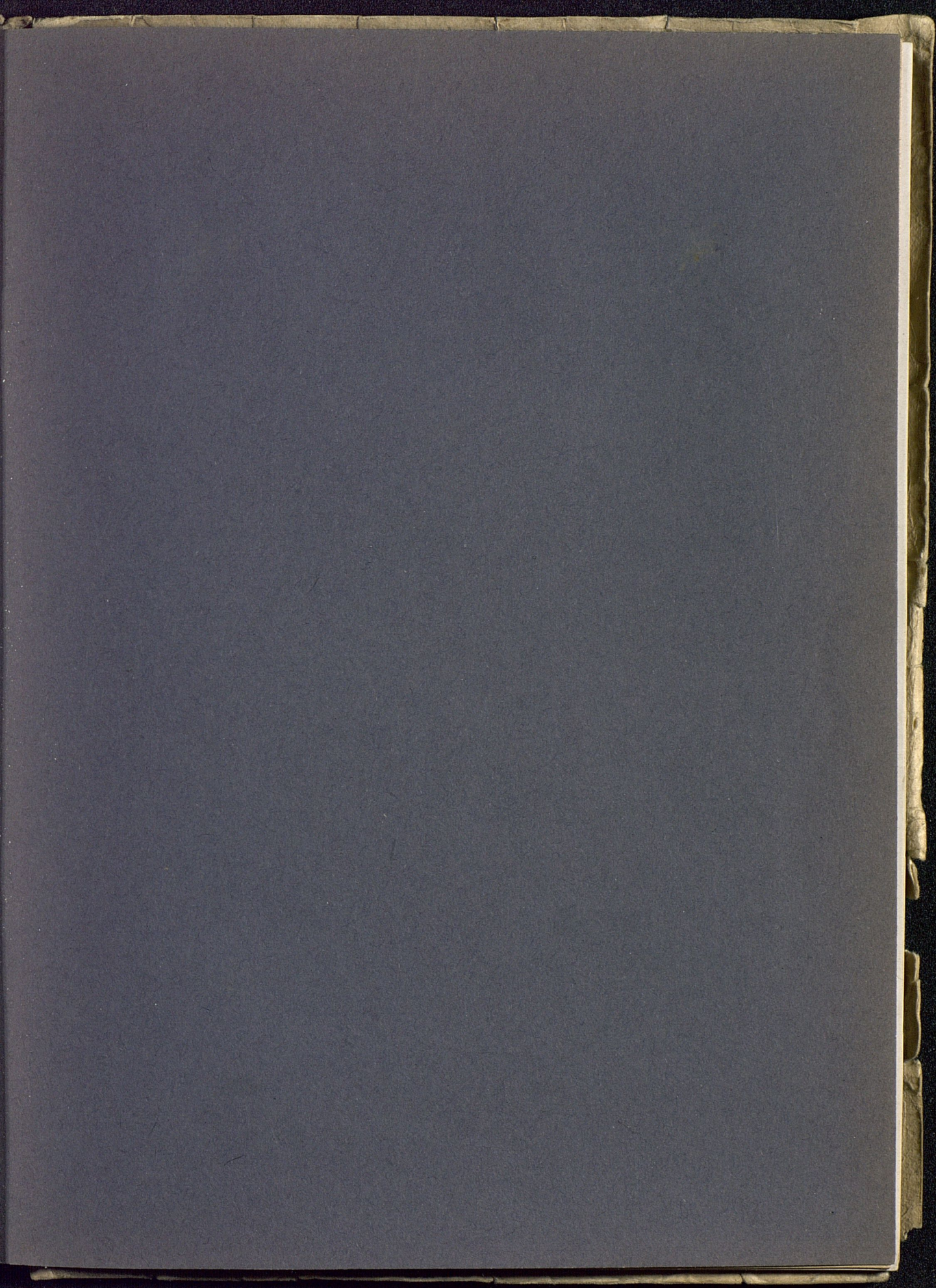
L'artiste a signé cent trente-six peintures et aquarelles représentant la même église sous ses différents aspects. Une autre série de quatre-vingt cinq peintures, aquarelles et dessins, est intitulé: « Les âmes solitaires ».

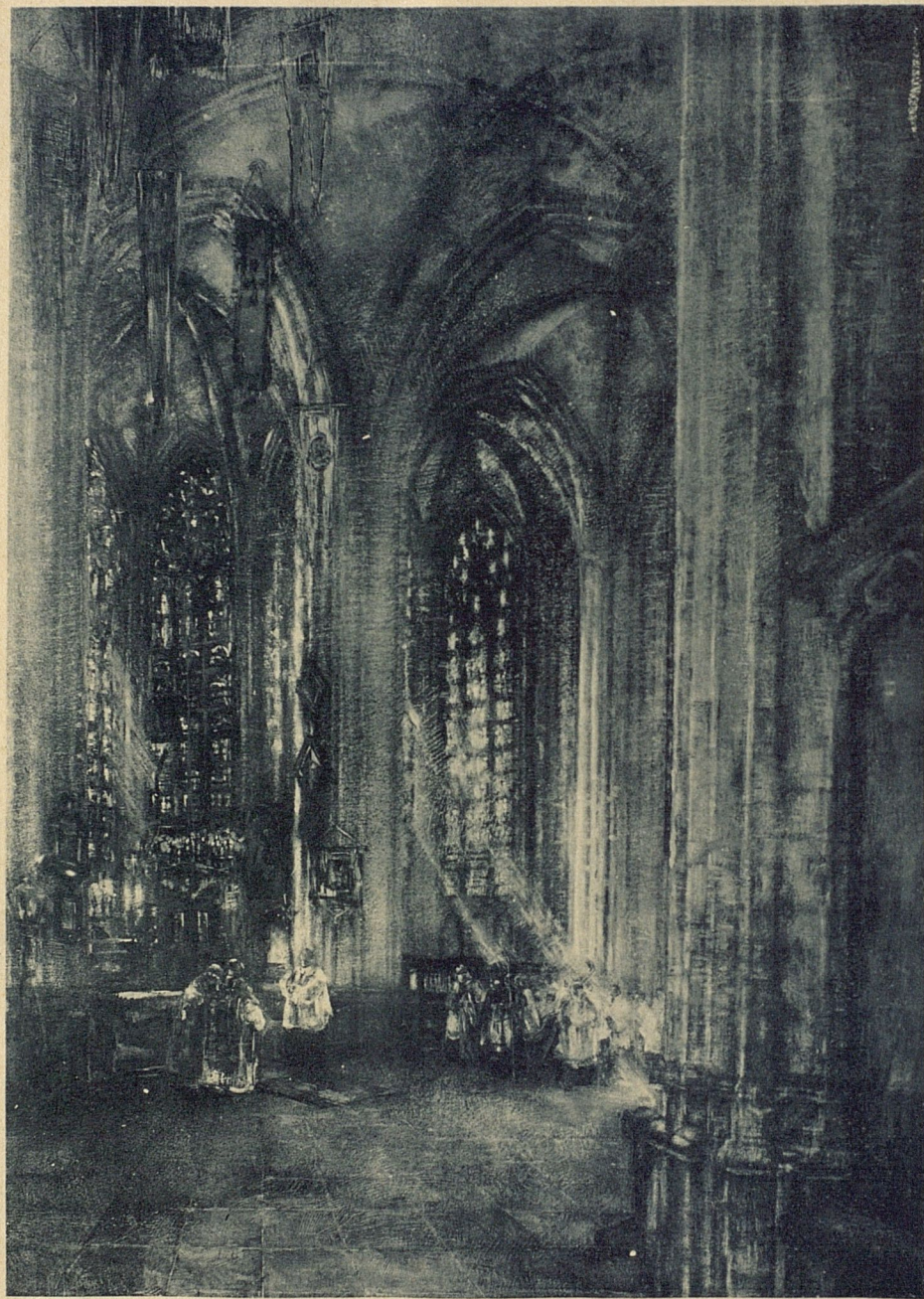
Dans ses « Portraits psychologiques », dépassant le nombre de deux cents, Delaunois s'est révélé le peintre de l'âme humaine. C'est une collection richement variée et d'une beauté complexe de figures d'ouvriers, de paysans, de vieilles femmes, de moines et même de prisonniers. Ces portraits impressionnent par le relief puissant de la physionomie, par la sûreté du dessin, et par la vérité saisissante et éloquente de l'expression.

Citons parmi ses autres œuvres : « l'Angélus au béguinage », au musée de Namur ; « le Jour des morts », au musée de Louvain ; « Crépuscule d'église » au musée d'Ixelles ; « la Nef de St. Charles Borromée », au musée d'Anvers ; « Coin recueilli » au musée de Liège.

Je résume l'art d'Alfred Delaunois en disant qu'il est le peintre de l'âme des choses aussi bien que de l'âme humaine, tout en y ajoutant une note profonde de sa propre sensibilité anxieuse.

Ce talent fécond est un des plus admirables de la peinture belge contemporaine.



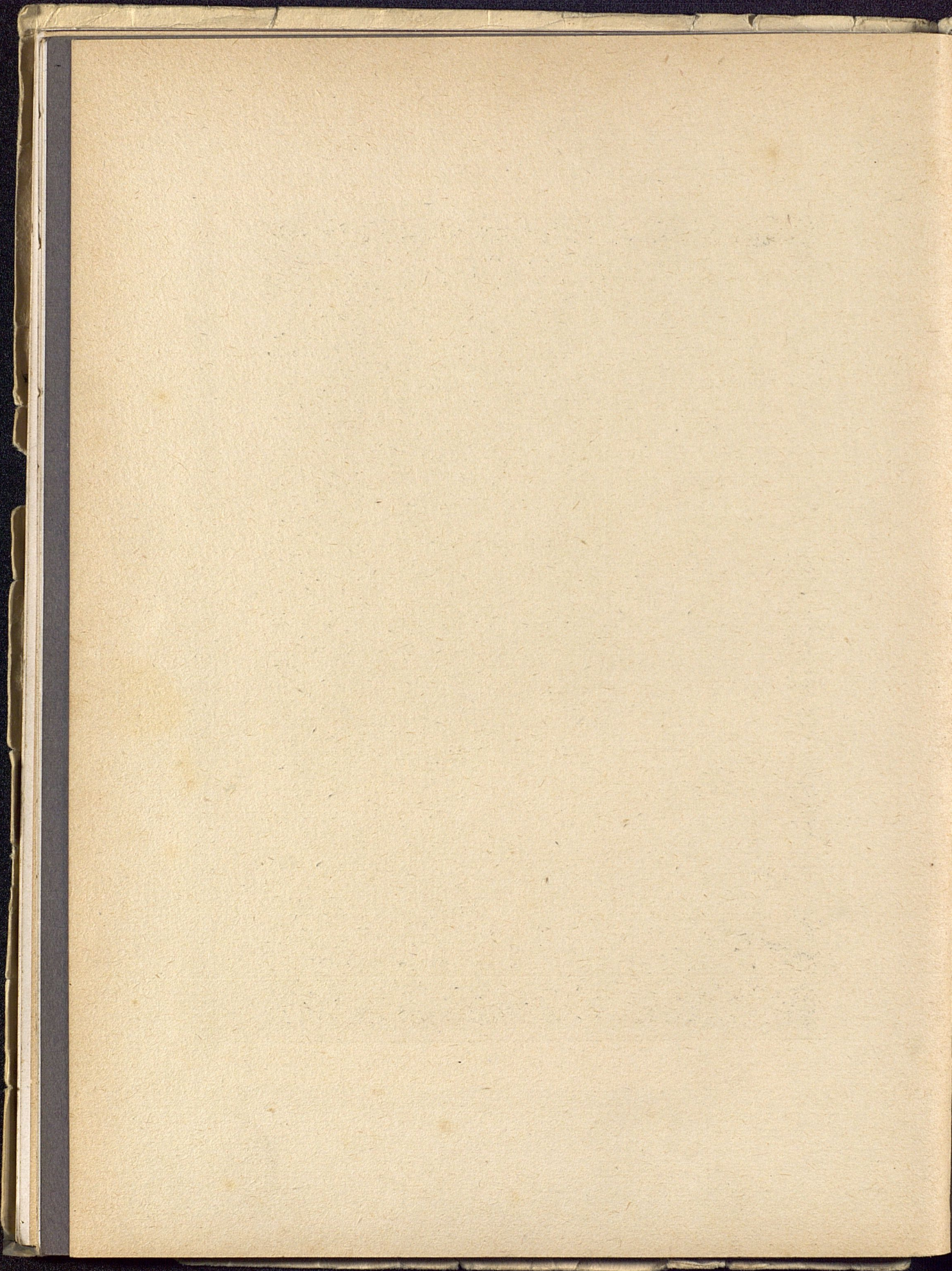


Alfred Delaunoy

*Solennité en l'église St- Pierre à Louvain*









Charles Degrou

*Pèlerinage de Saint-Guidon à Anderlecht*



## Charles DE GROUX, peintre.

---

---

Maladif, vivant dans un faubourg ouvrier de Bruxelles, journellement en contact avec les ménages gênés, les visages pâles des infortunés, connaissant de près les détresses et les angoisses de la vie des indigents, Charles De Groux est dans la peinture belge le précurseur direct des Meunier et des Laermans.

L'artiste aima les figures des humbles et caressa la beauté sombre de la pauvreté. C'est pourquoi il fut appelé « le peintre des inégalités sociales. »

Elève de Navez, son œuvre cependant ne porte pas la marque de sa première éducation artistique.

En 1845, il exposa « les Fainéants », « la Famille malheureuse », « le Mercredi des cendres », « Rixe au cabaret. »

« Scène d'hiver » et le « Pèlerinage à Dieghem », datent de 1857. En 1860 il signe « Charles Quint recevant le viatique », « François Junius prêchant la réforme à Anvers » (Musée de Bruxelles).

Dans tous ces tableaux on conçoit le maître comme un apitoyé de la vie des humbles. Son dessin anguleux et expressif, sa couleur sobre, et amère, concourent à un effet intense. Ses personnages ont presque toujours la même figure rigide, allongée et évidée aux joues. Tandis que ses émules recherchent la gaité des jours ensoleillés, De Groux préfère la mélancolie d'une chambre indigente éclairée d'un jour morose.

Le « Bénédicité », du musée de Bruxelles, impose par le recueillement des personnages, le silence religieux que respirent leurs visages.

Dans son « Pèlerinage de S.-Guidon à Anderlecht », au Musée de Bruxelles, l'artiste se remet légèrement de sa tristesse habituelle. C'est un tableau d'une allure noblement décorative. — Le premier pèlerin à cheval est bien le type que le maître affectionne. Il a la figure traitée quelque peu dans le genre de Leys, d'une grâce malade et féminine. La pose naturelle du suivant, en sarrau, la main tenant le chapelet sur la jambe, semble prise sur le vif, tellement elle caractérise le paysan nonchalant. Ces physionomies contrastent avec celles, outrées, de l'avant-plan droit : du pauvre, la tête bandée, auquel un paysan tend l'aumône, et de l'estropié. Dans le fond on voit flotter les

drapeaux aux façades et on devine le tumulte de la foire autour des tentes sur la place, pendant que, dévotement, en prière, les pèlerins feront trois fois le tour de la belle église gothique de Saint Guidon.

Avec le « Bénédicité », le « Moulin à café » (collection Ravenstein, à Bruxelles), et d'autres toiles de réelle valeur, le maître ne pouvait que faire sensation. S'il a peint des pages d'histoire, comme « Les derniers moments de Charles-Quint », ce ne fut que l'exception.

Il a influencé définitivement l'école belge dans la voie du réalisme, abandonnant à ce moment le genre historique de Wappers, etc.

« Depuis lors, dit M. A.-J. Wauters, la réforme réaliste a valu à la Belgique une nouvelle génération d'artistes. L'étude approfondie et fouillée de la nature a toujours métamorphosé et régénéré l'art. L'horizon élargi, tous les sujets furent abordés. Le genre prit des faces multiples, le paysage, les animaux, les vues de villes, la mer, les fleuves, les accessoires, en un mot, la nature vivante et la nature inanimée eurent chacune leurs fidèles interprètes. »

Le gouvernement avait confié à l'artiste la décoration des halles d'Ypres. Malheureusement la mort le surprit avant qu'il y eut mis la main.

Le sensible et démocratique Charles De Groux né en 1825, mourut en 1870, vivement regretté par ses nombreux et fidèles amis.

## Alb. DE VRIENDT, peintre.

---

---

Albrecht De Vriendt naquit à Gand, le 6 décembre 1843. Avec son frère Juliaan, dont l'évolution artistique restera étroitement liée à la sienne, il reçut sa première éducation à l'Académie de sa ville natale et de son père Jan De Vriendt. Celui-ci était paysagiste, mais surtout peintre-décorateur. Ses deux fils l'aidèrent notamment aux travaux décoratifs de l'Université de Gand.

En 1864, Albrecht expose sa « Sainte Elisabeth en prière ». Il avait déjà traité ce personnage dans deux autres tableaux ; au début de sa carrière l'artiste préféra d'ailleurs les sujets religieux. En 1868, il signe la « Vieillesse de la Vierge ». Par son « Saint Luc peignant la madone », exposé à Bruxelles, en 1866, il se montre le continuateur des peintres de race flamande d'avant la Renaissance, en restant fidèle aux thèmes religieux du moyen-âge.

En 1869, il fait, avec son frère, un voyage d'étude en Allemagne, à la recherche de documents historiques.

Si le maître fait penser à Leys, par son observation de la vérité archéologique, on doit dire qu'il l'applique sans archaïsme. Comme on peut le voir dans le tableau « les Gantois venant offrir leurs hommages à Charles-Quint, enfant », il attache de l'importance au costume, au mobilier et au milieu, mais il tend spécialement à rendre dans les attitudes et la physionomie des personnages le caractère psychologique et social de l'époque.

Voyez ces gantois ; avec quelle allure fière et hautaine ils apportent leurs dons. On peut lire sur les physionomies leur caractère indomptable. Et telle tête, au masque énergique, le nez aquilin, s'apparente au type florentin, — cette autre gloire des communes de la première Renaissance, — que le célèbre Donatello a immortalisé dans le bronze.

Albrecht De Vriendt aime les tons chauds. « Le rouge, a dit le maître, est la couleur qui exprime le mieux mon sentiment. J'adore d'ailleurs toutes les gammes chaudes. La couleur dans une œuvre doit rester très symphonique ». (\*) Sa palette lui sert à merveille pour l'époque de l'histoire qu'il a choisie, et qui est avec tous ses fastes le siècle de Charles-Quint.

(\*) *E. L. De Taeje*. — Nos Artistes contemporains.

Après un voyage en Italie, il se rend avec son frère Juliaan, à la fin de l'année 1880 — l'année qu'il signa son tableau « Philippe le Beau », — en Orient, et notamment en Palestine.

En 1891, l'artiste succéda à Charles Verlat en qualité de directeur de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers. En 1893, il peint, pour l'hôtel de ville de Furnes, le panneau décoratif « Philippe le Beau jurant fidélité aux privilèges de la ville. »

Depuis des années, il travaillait avec une persévérance soutenue à la décoration de la salle échevinale de Bruges. C'est là que De Vriendt ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'enlever le 15 octobre 1900. Le maître n'a pu mettre la dernière main à ces peintures monumentales, qui forment un cycle de huit grandes compositions. Il en avait achevé six quand la mort le frappa. Elles sont : Thierry d'Alsace rapportant les reliques du Saint-Sang. L'institution de l'ordre de la Toison d'or. La Hanse teutonique recevant ses privilèges. Les magistrats de Bruges visitant l'atelier de Jean van Eyck. Louis de Male posant la première pierre de l'hôtel de ville. L'organisation des communes.

« Les Gantois venant offrir leurs hommages à Charles Quint, enfant » est le très beau tableau par lequel le très consciencieux artiste est représenté au musée royal de Bruxelles.

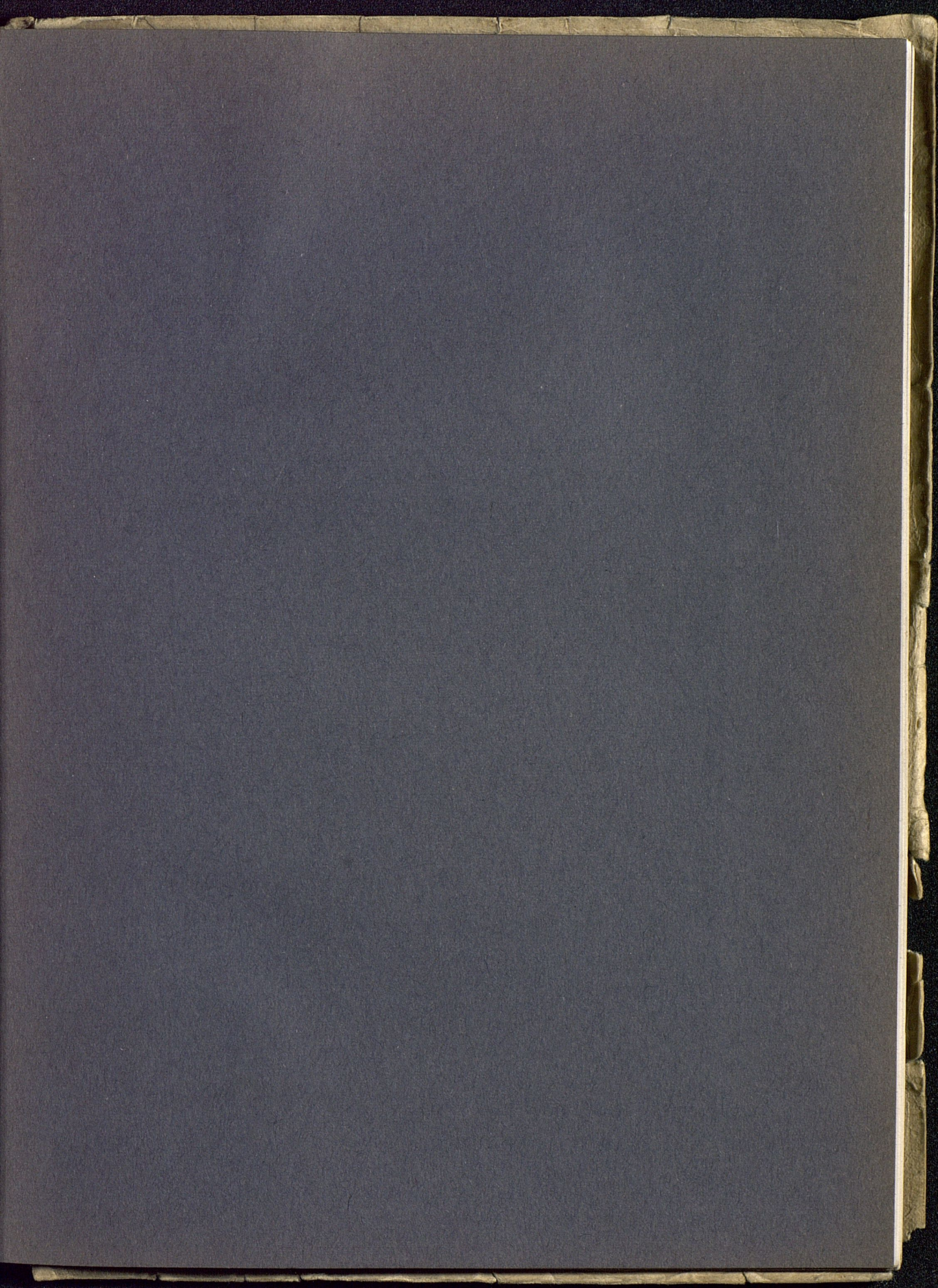




Alb. De Vriendt

*Hommage à Charles-Quint, enfant*







Amédée Lynen

*Le marché franc de la Saint-Jean à Liège au XV<sup>e</sup> siècle*

## Amédée LYNEN, dessinateur.

---

---

Ce probe artiste, né en 1852 à St.-Josse-ten-Noode, est avant tout un dessinateur ; il importe d'insister sur ce point. Les procédés modernes de la peinture : le luminisme, le pointillisme, ont attiré beaucoup de nos jeunes artistes dans une voie presque désastreuse. Ils sacrifient peut-être trop la ligne gracieuse et par suite l'action, la souplesse du geste et le rythme de l'attitude, pour la couleur. Le paysage a gagné beaucoup, tandis que le dessin tend à se perdre. Les paysagistes abondent ; les dessinateurs se font plus rares. Parmi ceux-ci, notre artiste occupe une place très avantageuse.

Avec la simplicité attentive, la patience et la bonhomie des anciens enlumineurs de manuscrits et des imagiers, Lynen compose ses tendres poèmes dans une note tendrement archaïque.

L'artiste a parcouru Damme, Bruges ; il s'y est familiarisé avec les mœurs des paysans flamands, afin de pouvoir conter avec verve et vérité les exploits légendaires de l'illustre enfant de Damme, Thyl, et de ses compagnons Nele, Lamme, Claes, Soetkin. C'est à lui que l'on doit les très belles illustrations du fameux Thyl Uylenspiegel par Charles De Coster, qui est en tous points une œuvre d'art. « On peut dire sans exagération, affirme l'éditeur dans la notice du prospectus, que Lynen s'est identifié dans l'œuvre de De Coster, qu'il en a traduit toute la mentalité, tout le génie ; il a en quelque sorte ressuscité par son crayon l'âme de la Flandre, comme de Coster l'avait fait par la pensée. »

Pour la « Cité ardente » de Henry Carton de Wiart, il a parcouru le pays de Liège et de Dinant, le pays de Johanna et des chevaliers de la Verte Tente.

« Le marché franc de la Saint-Jean », tiré du roman historique précité et reproduit ici, est aussi une de ces pages, dans laquelle le maître a pu donner libre cours à son talent. « Des baladins et des pitres de toutes sortes ont ouvert leurs jeux. Des acrobates jonglent avec élégance. D'heure en heure plus dense, la foule roule maintenant, au sortir de la messe, en flots lourds, avec une petite houle parfois, des arrêts, des retraits, des hésitations, des précipitations soudaines.

« Oublieux des malheurs et des discordes de la Cité, inattentif aux

dangers qui la menacent, tout ce peuple ardent au plaisir, brille, scintille, poudroie dans l'air limpide et radieux où la sève humaine monte en conflit de mille bruits assourdissants, en cantate inharmonique de rires, de jurons, d'appels, d'injures, de boniments ». (\*)

« Son art, comme le dit Emile Verhaeren, dans sa préface d'Uylen-spiegel, n'est point fait pour traduire ni la violence épique, ni la majesté de l'histoire, ni le tumulte guerrier, ni la grandiloquence des fastes », mais pour l'idylle savoureuse et le tableau vivant de la force, qui, d'une verve alerte, retrace alors la vie joviale d'un peuple, comme il la retrouve chaque jour en face de son atelier. Celui-ci est situé au beau milieu du bon vieux Bruxelles — rue des Alexiens. Là, assis devant la fenêtre qui s'ouvre sur une autre rue de ce quartier populeux et populaire, il remplit des cartons de dessins : figures prises sur le vif, poses et gestes familiers des passants, qu'aucun modèle d'atelier ne pourrait lui donner.

Ainsi a-t-on pu écrire de lui : « Il semble avoir dessiné et enluminé pour sa propre joie, d'un esprit amusé de vieil homme de la race, les contes familiers du pays de la Bonne trogne et des francs Buveurs. Ce fut à la plume, au crayon et au pinceau, un maître conteur d'un art savoureux et pimpant. La bonhomie, l'entrain, la verve la plus déliée, le sentiment de la farce donnant à ses estampes l'accent d'une perpétuelle kermesse. » C'est bien la physionomie de l'artiste et le caractère de son art. Voyez cette « Kermesse », et l'« Arrivée du cortège sur la place des corporations », qui sont au musée de Bruxelles.

L'artiste avoue devoir beaucoup à l'enseignement du paysagiste Paul Lauters. Aussi possède-t-il maints dessins du temps de son apprentissage, dont il se sert encore aujourd'hui. Il possède également des albums de croquis et des documents des plus intéressants, qu'il a notés lors de ses voyages en France et en Italie.

Parmi nos dessinateurs-illustrateurs contemporains, Amédée Lynen occupe une place vraiment enviable.

---

(\*) La Cité Ardente, par Henry Carton de Wiart. Vromant et C<sup>o</sup> Bruxelles.

## Émile CLAUS, peintre.

---

---

Emile Claus est né à Vive-Saint-Eloi (Flandre Occidentale), le 27 septembre 1849. L'illustre compositeur Peter Benoit, à qui il montra ses premiers dessins, l'engagea à suivre les cours de l'Académie d'Anvers.

En 1877, il exposa, au Salon de Gand, un portrait du sculpteur Joris. En 1879, il se rendit en Espagne et dix ans après se fixa à Paris, où il travailla trois ans. Plus tard, il fit un voyage en Italie, travailla ensuite en Zélande, jusqu'à ce qu'il s'installa définitivement à Astene, au bord de la Lys, — cette rivière qui lui a inspiré ses plus beaux tableaux — dans sa villa « Zonneschijn ».

Quand Claus débutait, le paysage n'indiquait ni le moment de la journée, ni le lieu exact ; la lumière était neutre ; de sorte qu'on pouvait se représenter aussi bien un matin qu'un après-midi. Sous l'influence de Lamorinière et l'éducation plutôt piète de ce temps, le jeune homme peignit d'abord ce qu'on pourrait appeler des anecdotes champêtres, tel « Un combat de coqs » (1882) et des sujets sentimentaux comme : « Richesse et pauvreté ».

A l'instar de l'école française, il se tourne vers le néo-impresionisme et fait du pointillé, à la manière des Seurat, des Manet, des Sisley, des Pizzarro et d'autres.

Citons de cette période « la Récolte des betteraves », et les « Sarcleuses de lin », au musée d'Anvers.

Ce dernier tableau dénote une évidente recherche d'observation profonde et de réalisme sincère. Il nous émeut, parce qu'il ne reproduit pas uniquement l'éclat du paysage et le détail des occupations rustiques, mais aussi parce qu'il évoque la solennité mystérieuse du travail de l'homme des champs. C'est un magnifique épisode du brillant poème d'amour que nous devons au maître paysagiste, amour de la terre, qui porte les moissons et qui nourrit les hommes (\*).

Maître de la technique, après de laborieuses recherches, il abandonne le procédé du pointillé pour ne s'occuper que de la reproduction de la lumière. Dès lors, on peut dire à juste titre, avec Sulzberger, qu'Emile Claus a réussi à peindre avec du soleil.

(\*) : Voir : *L'Art à l'Ecole et au Foyer*, vol. I, n° 8, octobre 1906, et vol. V, n° 8, octobre 1910.

Le métier lui est devenu facile et d'année en année son œuvre s'accroît considérablement. A partir de 1900 il tient régulièrement des expositions à Berlin, qui sont autant d'événements dans le monde artistique ; déjà avant cette date il exposa à Paris. Citons du long catalogue de ses œuvres : « la Berge », « le Pique-nique », « Maison Zonneschijn », « Route dorée », « la Récolte du lin », « l'Ecluse d'Astene », « Coin de parc », « les Ormes au canal ». Tout y est lumière, jeunesse, et joie de vivre !

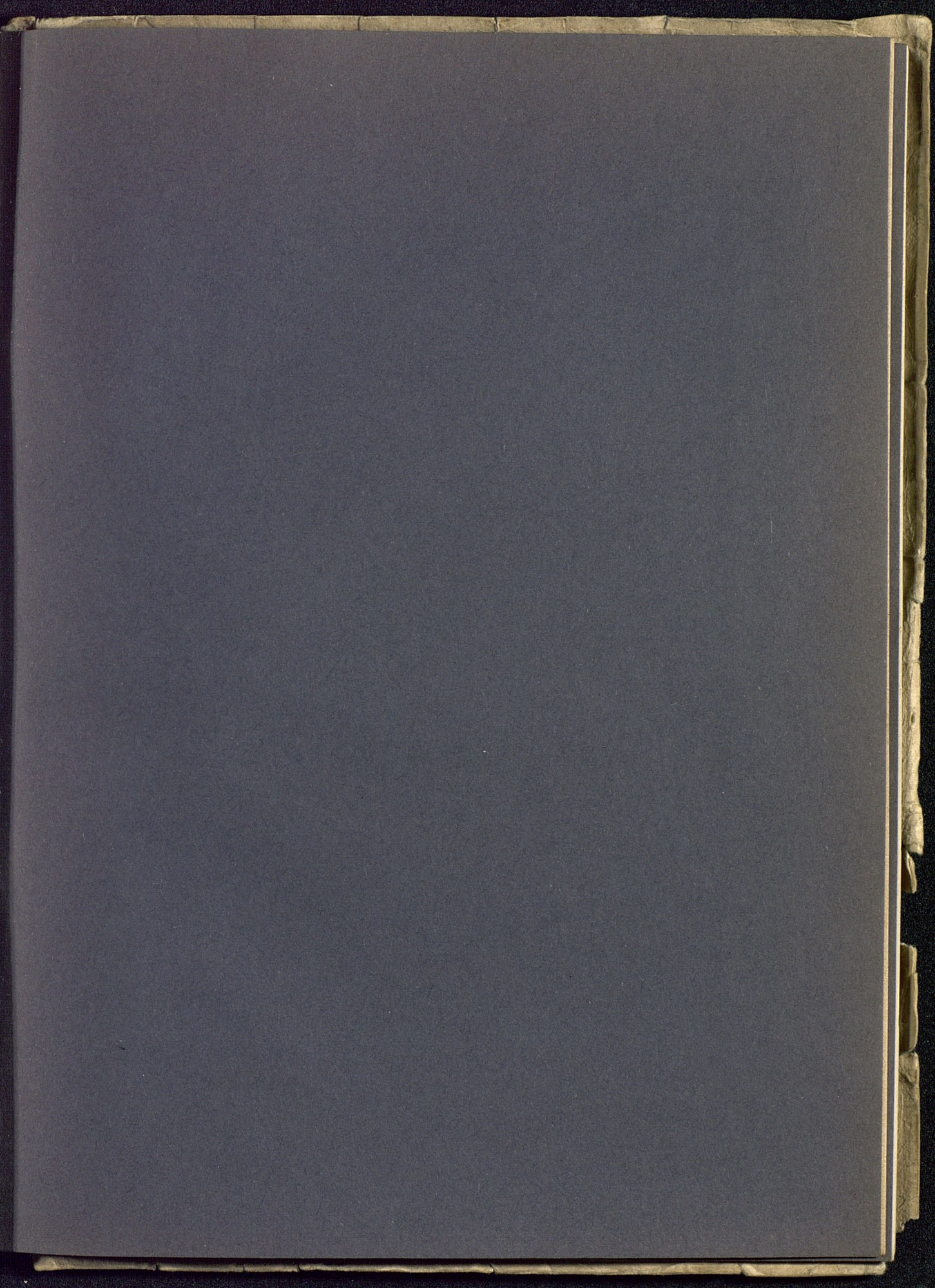
Dans « le Vieux jardinier », au musée de Liège, il y faut remarquer tout particulièrement le contraste entre le vieillard chargé d'années, le visage déformé par les plis et les rides, cuit au soleil, et le coloris chantant la joie, l'abondance de la vie, la chaleur, l'été. C'est frappant.

Dans « Vaches traversant la Lys », — ce chef-d'œuvre du Musée de Bruxelles, — a dit de lui Camille Lemonnier, l'artiste touche à la maturité. Ce tableau est, à ce moment de sa vie, comme l'épanouissement de sa maîtrise. Le tableau représente le passage des vaches sous les coups de lumière d'un après-midi d'août. C'est bien le tumulte mirailé d'une bousculade où le troupeau, la rivière, les berges, les vachers sont confondus. D'un flot qui déborde, l'eau se soulève et semble soulever jusque dans les hautes couches de l'air la nage des énormes croupes. On est bien au cœur de la Flandre animalière et rurale, trempée aux eaux fétides et remuée de vent, de clartés, d'ondées, sous des atmosphères moites et prismatisées. Toute l'immense toile chatoie comme un vitrail et roue comme une queue de paon au soleil. L'eau, la rive, le ciel, les bêtes sont portés à une intensité de la lumière et du ton qui laisse un éblouissement dans les prunelles »

Contrairement à celui d'Albert Baertsoen, l'art d'Emile Claus est objectif. Tandis que le premier ajoute au paysage l'intimité de son âme, le second ne se préoccupe que de la poésie dans la couleur des choses. Il ne rêve pas devant la nature, mais il l'aime filialement, l'admire, et la peint avec amour. Il exprime la vie par la vibration de l'air plutôt que par l'action.

Emile Claus est le peintre - poète aux couleurs chatoyantes.







Emile Claus

*Vaches traversant la Lys*







Henri Leys

*Marie de Bourgogne distribuant des aumônes*



## Henri LEYS, peintre.

---

Henri Leys est né à Anvers, le 18 février 1815. Elève de son beau-frère Ferdinand De Braekeleer, il exposa, au Salon de 1833, le « Massacre d'Anvers par les Espagnols » et le « Combat entre un grenadier français et un cosaque ». Il proclama franchement l'indépendance de l'artiste, apporta une note nouvelle dans la peinture d'alors et notamment la masse populaire, par son tableau « Le Massacre des Magistrats de Louvain en 1378 » : — Le peuple ameuté s'était porté en foule à l'hôtel de ville pour venger un de ses chefs tué traîtreusement par des membres de la noblesse. On força les portes et l'on précipita par les fenêtres les magistrats que d'autres émeutiers, armés de piques, attendaient dans la rue pour les égorger.

Bien vite, cependant, Henri Leys abandonna cette manière et, rompant avec les massacres, il aborde calmement l'histoire de genre. En 1842, il expose « l'Hôtellerie de village » et « Cour de cabaret » ; en 1845 le « Rétablissement du culte dans la cathédrale d'Anvers » ; en 1851, « La fête donnée à Rubens par la corporation des Arquebusiers d'Anvers ».

En 1852 il fit un voyage en Allemagne. Visitant Francfort, Leipzig, Nuremberg et d'autres villes allemandes, il retrouva le cadre pittoresque du siècle de la Réforme, de Luther et d'Erasmus. Il s'entoure d'images gothiques, de manuscrits ; il étudie le costume et les mœurs du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il faisait revivre avec tant de vérité que Théophile Gautier écrivait de lui : « Leys n'est pas un imitateur, mais un peintre du XVI<sup>e</sup> siècle venu deux cents ans plus tard. »

« Luther, enfant, chantant des cantiques dans les rues d'Eisenbach », « Erasmus donnant à Charles-Quint, enfant, une leçon de dialectique », « Le prêche clandestin d'Adrien van Haemstede » sont autant de tableaux caractéristiques du siècle de la Réforme et des Iconoclastes, dont Leys a traduit magistralement la physionomie.

A l'hôtel de ville d'Anvers il a décoré la grande salle de six compositions, qui racontent l'histoire des institutions civiles de la cité : — La joyeuse-entrée à Anvers de l'archiduc Charles, (plus tard Charles-Quint) en 1514. — L'admission à la bourgeoisie d'Anvers de Battista Palavicini, de Gênes, en présence des bourgmestre et échevins (1541). — Défense de la ville d'Anvers assiégée en 1542. — La duchesse de Parme remettant

les clefs de la ville. — Le landjuweel en 1561. — L'ouverture de la grande foire en 1562.

Leys peint les mœurs et la physionomie de la société. Il attache plus d'importance à la figure de ses personnages, dans laquelle il s'efforce de rendre le caractère et le sentiment, qu'à l'action et le mouvement, qu'il néglige. Ce retour franc vers la réalité et la nature, d'une part le ramène directement aux peintres du XVI<sup>e</sup> siècle, et d'autre part fait de lui le protagoniste du réalisme.

Nous reproduisons de lui le beau tableau « Marie de Bourgogne distribuant des aumônes ».

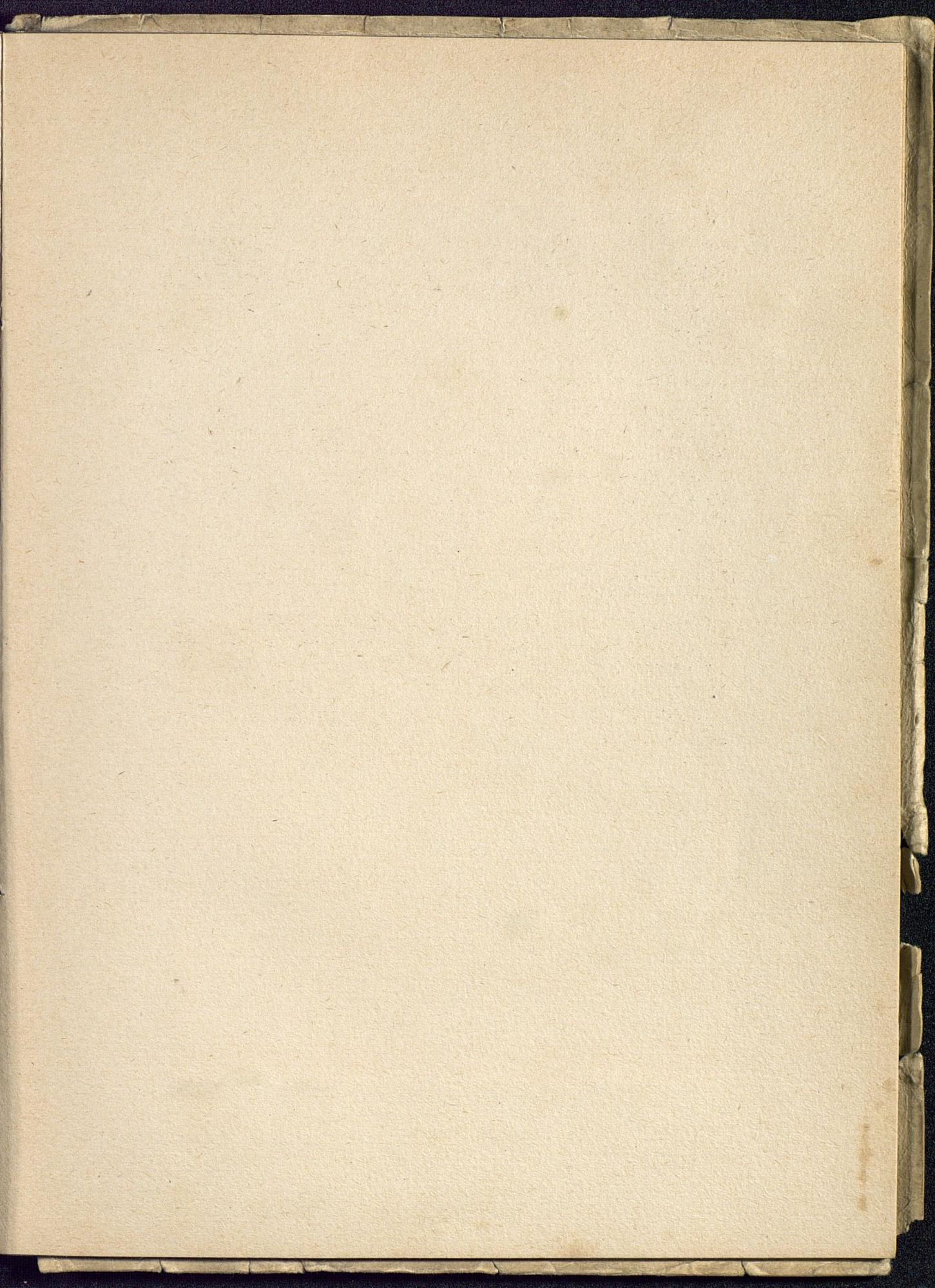
Marie, duchesse de Bourgogne, succéda en 1477 à Charles le Téméraire. Les intrigues de Louis XI, roi de France, hâtèrent son mariage avec Maximilien d'Autriche. Au commencement du mois de mars 1482, la duchesse chassait à l'oiseau dans le bois de Wijnendale, quand elle fit une chute de cheval, des suites de laquelle elle mourut à l'âge de 25 ans, vivement regrettée de la nation.

Le noble artiste s'est surtout préoccupé de la vérité historique, et il choisit de préférence un épisode où il peut manifester la variété des sentiments humains dans les attitudes.

Il exécute avec délicatesse les figures féminines. Le costume est traité avec une précision d'archéologue. Les arbres sans feuillage sont stylisés à la manière de Bruegel. Ici, comme dans la plupart de ses tableaux, les figurants n'occupent qu'une profondeur de terrain restreinte.

Célèbre à l'âge de 25 ans, Leys apparaît dès lors aux salons comme un prince de l'art.









Julien Dillens

*Le silence de la tombe*



## Julien DILLENS, statuaire

---

---

Issu d'une famille d'artistes originaire de Gand, Julien Dillens naquit à Anvers, le 8 juin 1849.

En 1870, il exposa au Salon d'Anvers un « Buste d'enfant ». Cette même année, il travailla à l'ombre du génie français — Rodin — à la Bourse de Bruxelles. Deux ans plus tard, il envoya à Bruxelles le « Buste en marbre d'un gamin » et le « Portrait de M. Nys d'Harderwyck ». Il prit part, à cette époque, à un concours organisé par la « Compagnie des Bronzes » d'où il sortit vainqueur, avec une figure symbolisant « le Temps ».

En 1877, il remporte le Prix de Rome avec « Un chef gaulois prisonnier de guerre des Romains ». L'artiste alors se rend en Italie ; quatre années durant il y étudie et se familiarise avec l'art des grands maîtres du passé. Il travaille avec entrain dans les musées, dans les ruines, dans les campagnes, au bord de la mer, « des heures claires de l'aurore aux heures sombres du crépuscule ».

Pour lui, l'Italie était le pays idéal, la terre promise des artistes.

De Florence, — centre d'art fameux pendant la première Renaissance italienne, — il nous envoya « la Justice entre la Clémence et le Droit », composition fort discutée : pour et contre.

Il rentra en Belgique, à la fin de l'année 1881, la main habile et en possession des secrets de la technique.

Citons parmi ses œuvres : les bustes, en bronze, des peintres Roger Van der Weyden et Rubens, du poète flamand Prudens Van Duyse ; une admirable figure tombale, au musée de Bruxelles ; la statue du jurisconsulte Hippolyte Metdepenningen, érigée dans le square du palais de justice à Gand ; « le silence de la Tombe », éloquent et émouvant moment funéraire placé au cimetière d'Ixelles. Un Saint Louis, roi de France, et un Saint Victor, à Epernay. Les lansquenets décorant les lucarnes de la Maison du Roi ; le marbre Van Orley, au square du Sablon ; deux statues féminines assises, d'allure souple, aux angles du monument Anspach, à Bruxelles ; les deux frontons de l'hospice des Deux-Alices, à Uccle. Les anges destinés au pont monumental à Ostende, n'étaient pas achevés lorsqu'il mourut le 28 décembre 1904, à Uccle-Calevoet.

Julien Dillens est le tendre, le rêveur, l'aristocrate de la pensée. Son art est doux, distingué et riche. Il a quelque chose des imagiers gothiques, il en a surtout la simplicité et la sincérité. De son passage en Italie, il a conservé la douceur, la distinction d'un Luca della Robbia. Avec Jef Lambeaux et Constantin Meunier, il est l'expression d'une nation qui se sent revivre ; avec ces trois artistes, la Belgique prend place au premier rang dans le monde des arts plastiques modernes.

L'art de Lambeaux est l'exaltation de la joie, de la joie bruyante, exubérante, fiévreuse. Chez Dillens il y a cette joie aussi, mais reposée, sereine. La conception d'un Lambeaux est plus triomphale ; celle d'un Meunier plus tragique ; celle d'un Dillens d'une réflexion calme. Il exprime en des lignes éminemment caressées, presque mièvres, toute la dignité d'une vie consciente. Il adore la minutie des formes et fait partout dominer la grâce.

On peut dire que son art se résume dans le mémorial T'Serclaes.

Romantique, il s'en tient à l'histoire et conséquemment il recherche la vérité.

Sur les trois panneaux du monument T'Serclaes, tout en bronze, il a conté, comme un gothique, 1° la prise de Bruxelles par Evrard T'Serclaes ; 2° la rentrée à Bruxelles de Wenceslas et de sa femme après la victoire d'Evrard ; 3° la milice bruxelloise allant assiéger le château de Gaesbeek pour venger la mort de T'Serclaes qui, devenu échevin de la ville de Bruxelles, fut assassiné en 1388. Le gisant, modelé avec délicatesse, n'exprime rien de tragique, mais résume cette paix sereine qui est l'essence même de l'art du scrupuleux artiste. L'encadrement du grand médaillon, achevé avec une minutie italienne, avec la sincérité d'un enlumineur de manuscrits, complète l'orchestration de cette douce symphonie de lignes.

Julien Dillens est le fin ciseleur à la vision idyllique.

## Val. DE SADELEER, peintre.

---

De Sadeleer est né à Alost, le 4 août 1867. Après avoir suivi le cours de dessin dans sa ville natale, il se rendit à l'Académie des beaux-arts à Gand. Ses études achevées, il s'en alla à Bruxelles, se placer sous la direction de Franz Courtens. Là, il s'orienta. Le paysage l'attirait. Il alla planter son chevalet d'abord en Hollande, puis à Termonde, après à Wenduyn-lez-Blankenberge. Mais le jeune artiste, qui s'était rangé parmi les disciples enthousiastes des impressionnistes français, était loin d'être satisfait de ses premières toiles. Tout en voyant déjà la nature à travers son propre tempérament, il appliquait encore trop, dans l'exécution, la technique de son maître Courtens; il désirait être lui-même; il cherche, s'agite. Notons en passant la vie étrangement bohème que menait l'artiste de longues années durant. Ainsi quitte-t-il la mer pour St. Denys-Westrem; peu après on le retrouve à Laethem-St-Martin, où il se lie d'amitié avec le sculpteur Georges Minne. De là il passe à Gand; retourne à Blankenberge; revient à Laethem; s'installe à Lisseweghe, pour une période de trois ans. Que produit l'artiste nostalgique durant ces années d'un va-et-vient fiévreux? Il cherche, comme l'Ahasverus de la légende, sa personnalité, qu'il a entrevue peut-être, mais qu'il n'aperçoit pas encore dans la lumière de son talent créateur. Pour suivre la genèse de cette personnalité, qui s'incarna si difficilement, nous devons nous arrêter avec l'artiste à Laethem-St-Martin. Là, en effet, s'était formée une colonie artistique d'où sont sortis plusieurs talents remarquables. Le plus en vue est le statuaire Georges Minne, qui probablement a rendu tangible, plus par l'exemple que par la parole, cette forme d'art que le peintre De Sadeleer devait concrétiser: Je veux dire un élément moyennageux, un retour franchement accentué à l'observation naïve des primitifs flamands. « Un Soir », « Ferme à la rivière », « La Lys », et d'autres tableaux encore montrent suffisamment cette tendance.

En 1903, l'artiste exposa au Salon de Paris avec plusieurs œuvres; en 1904, sa « Lys » au Salon d'Anvers, et en 1905 le même tableau, qui comprend cinq panneaux, à Liège. De Sadeleer se montrait dans ce polyptique, qui est une synthèse glorifiante de la belle rivière de Flandre, le grand stylisateur du paysage flamand.

En 1908, il s'est fixé définitivement à Tieghem. Son art aussi est main-

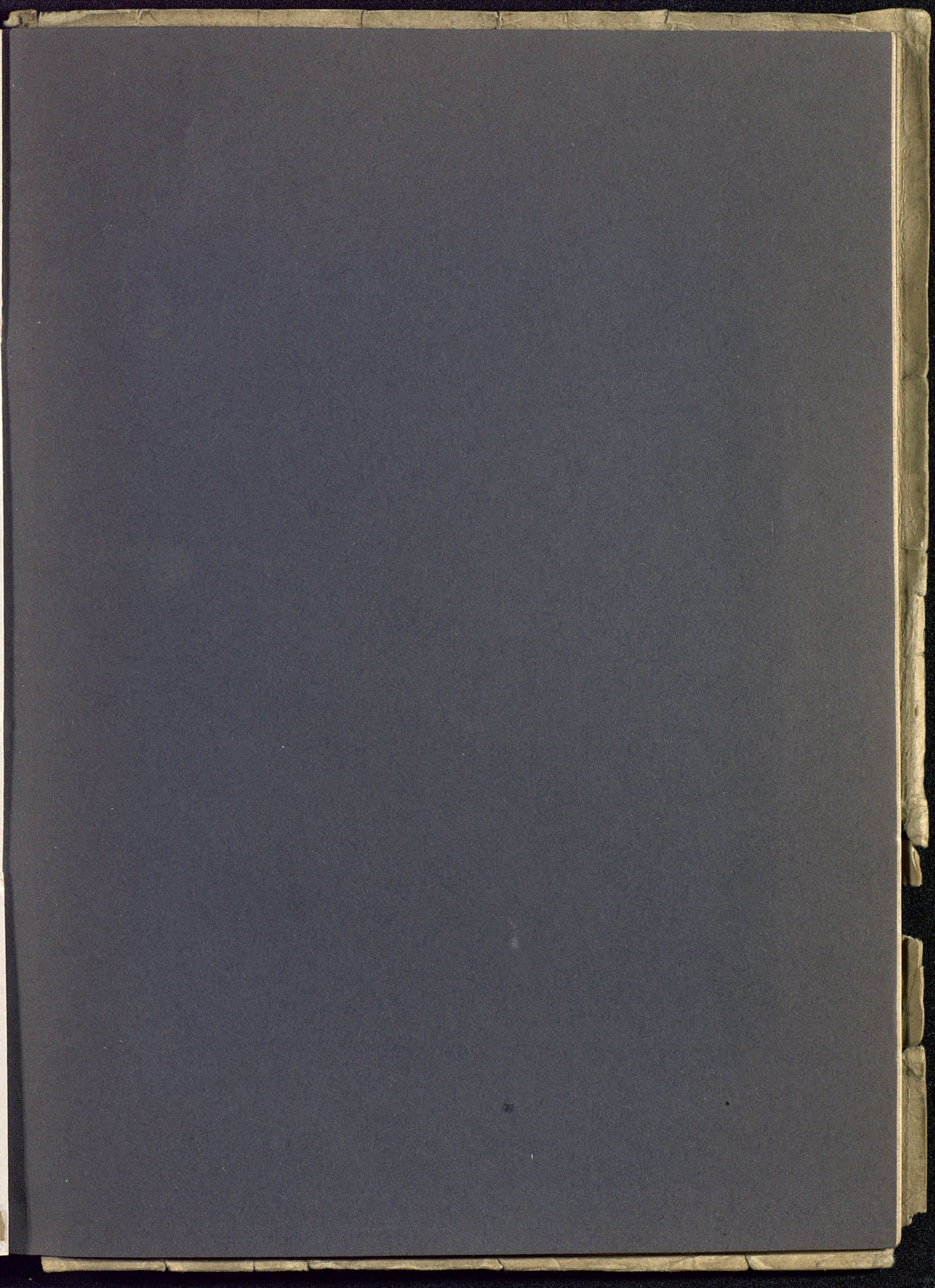
tenant définitif. Plus rien de son premier maître Courtens ; rien d'aucun contemporain. L'artiste occupe une place toute spéciale, bien à part, dans la peinture belge d'aujourd'hui.

Si l'on veut trouver quelque influence dans ce mignon et poétique paysage « L'Arbre en hiver », que nous reproduisons, il faut remonter jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, chez Peter Bruegel l'Ancien. La stylisation du paysage et spécialement de l'arbre peut être retrouvée, par exemple, dans le « Paysage d'hiver » et le « Dénombrement de Bethléem », deux tableaux de l'original Bruegel. Mais si De Sadeleer s'est inspiré de cette technique, il est loin de l'imiter ; au contraire, il l'a portée à sa perfection. Et cette manière de peindre, cette technique est si indiciblement attrayante, que l'artiste l'impose, qu'il fait, sans le vouloir, école lui aussi.

On remarquera la délicatesse et la finesse dans l'exécution de ce bel arbre de l'avant-plan et aussi sa valeur décorative dans ce paysage à l'horizon lointain. La petite ferme isolée, dans l'immensité des champs blancs, disparaîtrait sous la neige, n'étaient là les arbres qui, en bons protecteurs, l'entourent comme pour lui donner plus de sécurité. Ceci n'est certes pas une copie servile de la nature, mais un poème exquis de vie et de vérité d'un coin de la campagne flamande, triste et monotone. On y sent comme flotter l'âme un peu énigmatique du paysan, qui anime la belle toile d'une poésie tendre et intime.

Presque tous les tableaux de Val. De Sadeleer appartiennent à des collections privées en Autriche, en Allemagne et en Belgique.

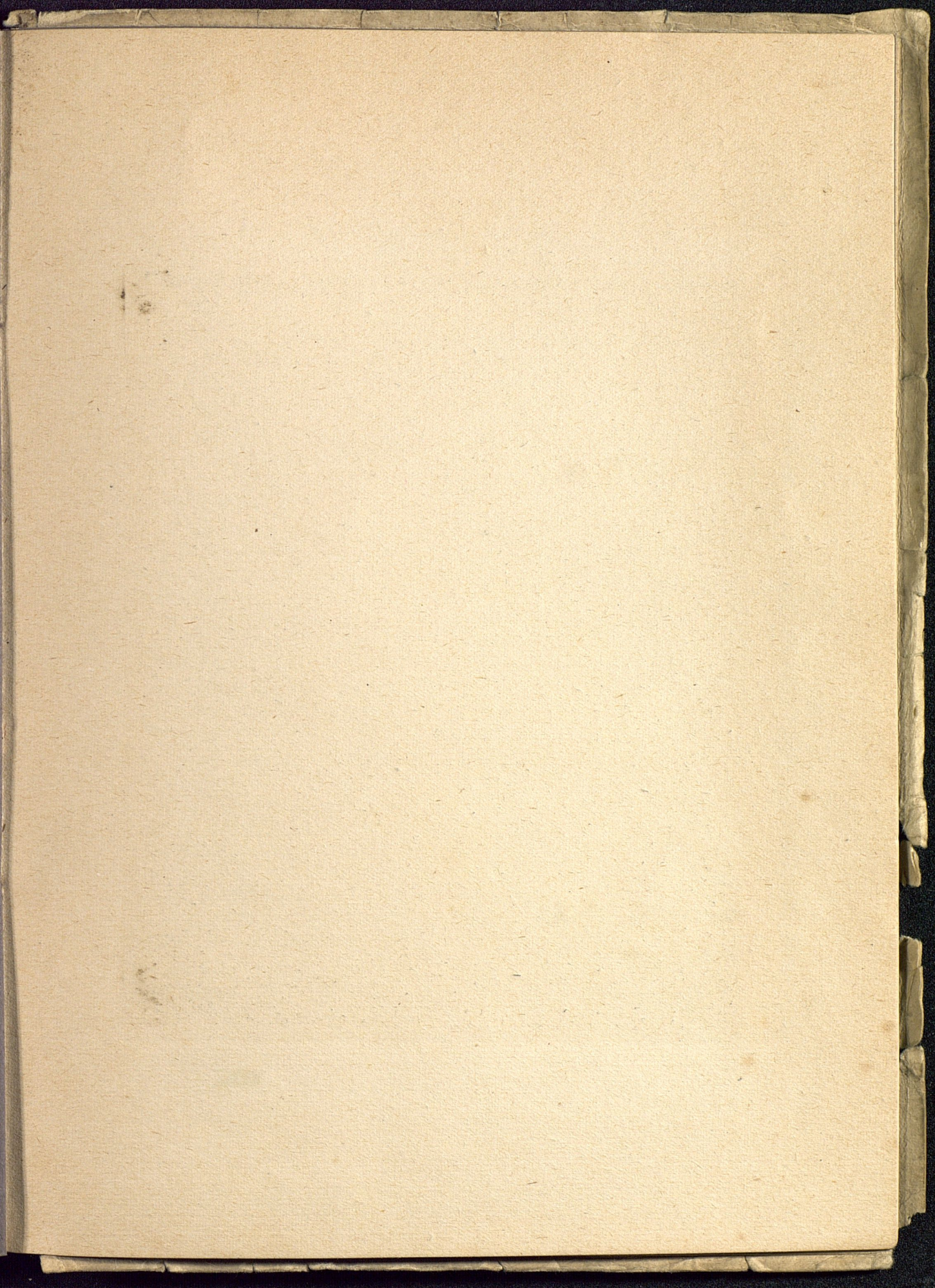




Val. De Sadeleer



L'arbre en hiver





## A. OST, peintre-dessinateur.

---

Ost est un des peintres les plus originaux de la jeune génération en Belgique. Né à Malines, en 1884, il s'est formé lui-même. S'il a fréquenté quelque temps l'académie d'Anvers, il a préféré vivre la vie intense de la ville cosmopolite.

A considérer son œuvre déjà vaste, il est aisé de comprendre le caractère de son émotion constante. A chaque moment, son imagination enregistre des formes nouvelles. Son art, étranger à toute influence, est essentiellement flamand.

Il passe des champs, — où il lui est un délice de contempler les silhouettes mystérieuses des paysans dans la pénombre d'un soleil couchant empourpré, — aux rues de sa cité où les gars se débattent et dépensent gaiement le trop plein de leurs forces. Il aime les gens de la campagne, leurs chaumières, leurs étables et leurs bêtes. Il aime passionnément, non pas en archéologue, mais en artiste, pour le simple plaisir esthétique, les vieux pignons du bourg. Mais ce qu'il préfère, c'est la vie de la grande ville : Bruxelles, pour son luxe effréné et sa civilisation raffinée, et Anvers, pour son port avec le tohu-bohu des dockers, des marins et des chevaux ; aussi le va-et-vient des foules par les boulevards larges et animés.

A. Ost est un grand remueur d'idées dans le domaine de l'art pictural ; insatiable du beau, il a touché à tous les genres et son art complexe et abondant, devient plus complexe encore par sa variété déconcertante. Ost est un décorateur aux lignes capricieuses et fantastiques, un dessinateur d'affiches et un illustrateur de livres pleins d'humour, où l'on retrouve quelquefois la note satirique poussée à un degré intense ; paysagiste, il ne se contente pas du paysage proprement dit, mais il y ajoute la vie active, mouvementée, fiévreuse. Il s'est essayé aussi dans l'art religieux en se plaçant à un point de vue tout spécial.

Il y a dans l'œuvre de notre jeune artiste une expression de rudesse et de force qui fait penser à Eug. Laermans ; mais, tandis que celui-ci est profondément ému, comme un désespéré, devant les misères de la vie, celui-là voit tout d'un œil narquois et souriant. L'un est pessimiste, l'autre est optimiste.

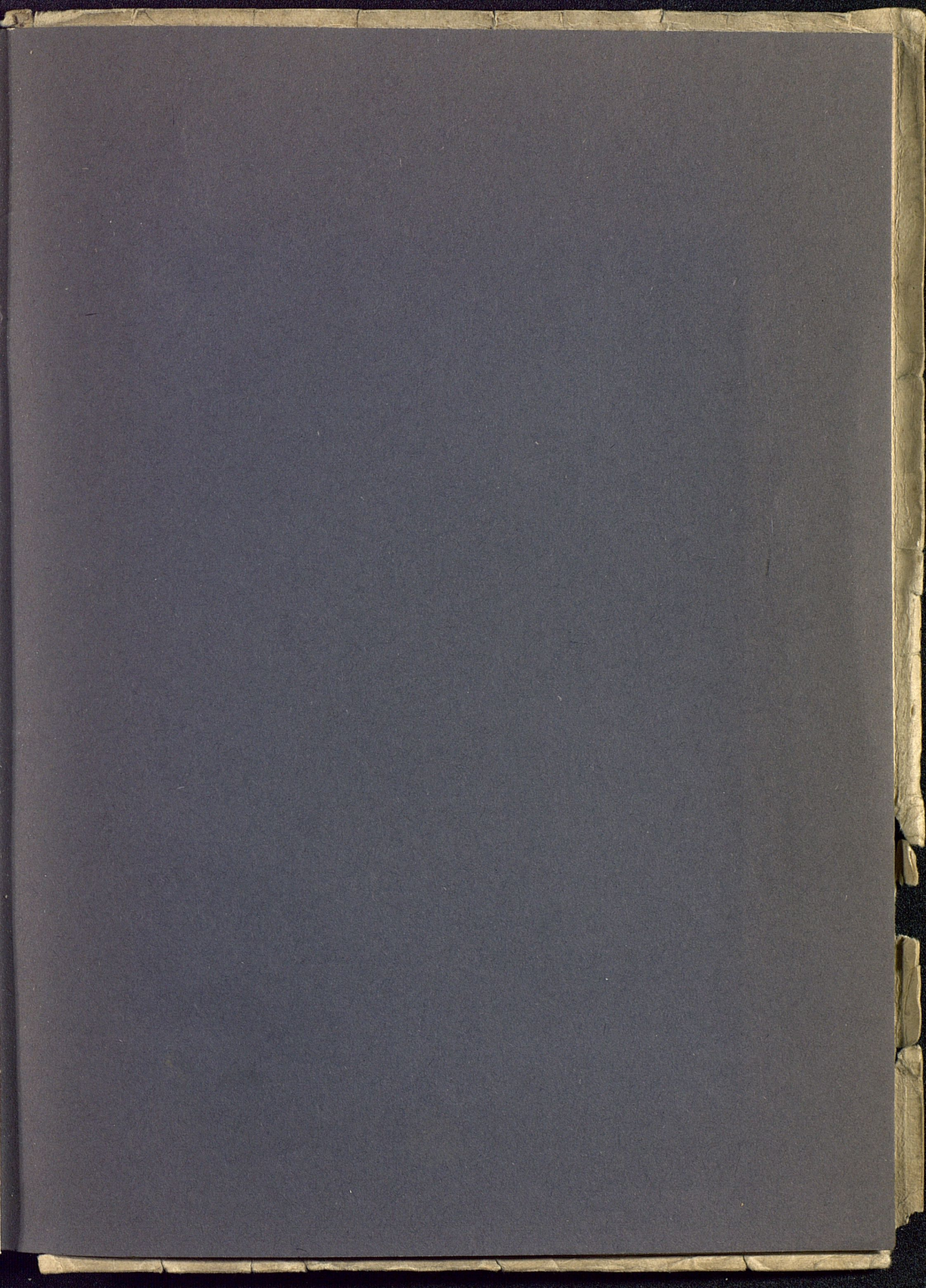
Il est fort, parce qu'il est à même de travailler du souvenir, de trouver

le geste exact sans modèle. Il n'a pas la prétention d'innover, mais prétend aussi ne pas s'asservir à la copie, moins encore à l'application d'une formule d'école, ce qui supprime chez l'artiste son style et sa personnalité. Il a sa vision propre, son intention propre et aussi son propre charme. Il ne s'attarde ni aux intérieurs ni aux natures mortes; mais, enthousiaste de la vie et de la couleur, il crée des scènes pleines de mouvement et d'animation.

Son métier lui est excessivement facile; aussi, cette facilité jointe à une imagination fougueuse et particulièrement féconde, qui fait retirer la main d'une toile à peine achevée pour la remettre à une autre conception nouvellement enregistrée, est peut-être cause d'une certaine absence, quelquefois, de complet repos dans l'œuvre. Mais on ne peut s'empêcher d'admirer la force des lignes, principalement dans les chevaux brabançons, que nous reproduisons ici, et que l'artiste a vus aux environs de la capitale, tirer, les muscles tendus, les lourds chariots. C'est une composition de grande allure touchant d'un côté à la caricature, de l'autre à la décoration.

Ost voit les types de son terroir comme Léon Schulman-Gaspar voit les Russes. C'est un néo-romantique. Son art est épique, il veut dire : mouvement et vie.

Ost est un tempérament plein de belles promesses pour l'avenir.





A. Ost

Chevaux de limonière





